Lignes de crêtes

n°6 Engagements, choix de vie

ISSN 1969-2137
Janvier- Février - Mars 2010
8 €

- Métier
- Église et Foi
- Société
- Et ailleurs ?
- Vie culturelle
- Vie de l'association

Chrétiens dans l'Enseignement Public

Lignes de crêtes

est la revue de *Chrétiens dans l'Enseignement Public*, résultat de la fusion des Équipes Enseignantes et de la Paroisse Universitaire.

Elle s'adresse à ceux qui se sentent concernés par l'école et les questions d'éducation, qui ont le souci de nourrir leur foi pour faire vivre leurs engagements et éclairer leur regard sur le monde.

Abonnement à *Lignes de crêtes*

normal (non-cotisants)	35 €
réduit (cotisants, aumôniers)	25 €
soutien	à partir de 36 €
étranger	40 €

Cotisation à *Chrétiens dans l'Enseignement Public*

Cotisation minimale annuelle de 30 €

Cependant, nous vous proposons de déterminer le montant de votre cotisation en fonction de vos possibilités. Vous trouverez ci-dessous un tableau donnant des indications de montant.

traitement mensuel	cotisation
1000-1400 €	70 €
1400-2000 €	110 €
+ de 2000 €	150 € ou plus

Merci de libeller votre chèque à l'ordre de *Chrétiens dans l'Enseignement Public* et de l'envoyer à :

Chrétiens dans l'Enseignement Public
170 boulevard du Montparnasse
75014 Paris - tél : 01 43 35 28 50

Dans les prochains numéros

- Enseignants, producteurs de richesses ?
- Société de l'évaluation, intérêts et llimites

Photos de couverture :
site : www.photo-evasion.com

Sommaire

Éditorial ..... p 3
C'est mon choix (Jean Duval) ..... p 4

Métier
École : vol en zone de turbulences (C. Réalini) ..... p 5
Mon orientation en fac de pharmacie ..... p 9
On n'est pas sérieux... (Cathy Réalini) ..... p 10
De quelle école avons-nous besoin ? (A. Nouis) ..... p 12
Liberté et engagement (David Moisan) ..... p 14

Église et Foi
Ceux qui sont autour et... (B Caillierez) ..... p 15
Naissance d'une opinion publique... (M.F. Tinel) ..... p 18
La nuit, le Jour ..... p 20

Société
Mobilités (Isabelle Tellier) ..... p 21
Artisan de Paix (Albert Samuel) ..... p 22
Quelle fidélité ! (Jacqueline Lefèvre) ..... p 25
En ces temps de crises... (CdEP Provence) ..... p 26
La liberté comme choix (M.F. Tinel) ..... p 28
La crise : inquiétudes et espoirs (F. Borella) ..... p 30
Conjugaisons ..... p 33

Et ailleurs ?
Maîtresse d'école sur l'altiplano (E Ajhuacho C) .... p 34
Une école pas comme les autres (SA Raja) ..... p 35
Mon engagement en politique (Elsy CJ) ..... p 36
Tiraillé entre deux cultures (M.B.) ..... p 37

Vie culturelle
Livres ..... p 38
Livres pour enfants ..... p 43

Vie de l'association
Actualité de CdEP ..... p 44
Une équipe en Midi-Pyrénées (Paulette Molinier) .. p 45
Rencontre Nationale ..... p 45
Résister pour exister (Paulette Molinier) ..... p 46
Rue Lacoste (G Gaspard, M. Lesquoy) ..... p 47
Après la mort d'un lycéen ..... p 48
Rencontres été 2010 ..... p 49

Iconographie
Transmettre (Christine Pellistrandi) ..... p 50

Site de CdEP : www.cdep-asso.org/

Directeur de publication : Anne-Marie Marty - Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse n° 1109 G 81752 du 8 novembre 2007
Imprimerie Chauveau-Indica, 2 rue 19 Mars 1962 - 28630 Le COUDRAY. Bureaux : 24/26 rue de l'Industrie 92400 Courbevoie

Éditorial

Agir fait que le monde n'est pas fini. Ainsi disait Paul Ricœur, des mots dans lesquels beaucoup d'entre nous ont pu se retrouver.

Mais de nos jours, l'action peut sembler moins évidente que des décennies plus tôt, interrogée qu'elle est, remise en cause. Et c'est dans un sentiment de misère, selon leurs termes, que certains se demandent : faut-il adapter les réformes malgré les contraintes, y chercher ce qui est bon, ou bloquer toute action, désobéir ou pas ?

Rien de surprenant si les comptes-rendus de réunions rassemblent alors autant les termes individualisme, sens collectif, résister, que détachement.

Le bénévolat, l'associatif, l'action citoyenne ont été, sont toujours sources de choix volontaires ou volontaristes, dans lesquels nous avons le sentiment d'exercer notre liberté, d'avoir un poids, même minime, sur les événements.

Mais certaines situations ne laissent pas tout le monde libre de choisir sa vie. Nés quelque part, dit la chanson… Si, dans nos sociétés privilégiées, nous bénéficions, malgré les difficultés, de beaucoup de facilitateurs de vie, ceux qui vivent ailleurs avec moins d'un dollar par jour ont des dizaines de choix plus cruciaux à faire quotidiennement pour simplement survivre.

Et chez nous, le jeune TZR ballotté sur plusieurs établissements est-il réellement libre du choix de se syndiquer ou pas ? Il a été remarqué en réunion que certains étudiants ont parfois un choix très limité quant au travail dont ils ont besoin pour payer leurs études. Il ne faut pas oublier que c'est ce que risquent de vivre désormais un bon nombre de futurs enseignants jusqu'à leur année de master…

Et quelle sera la marge de liberté de mes élèves de 3e d'insertion l'an prochain, entre choix d'un lieu d'apprentissage, possibilités de transport, orientation en seconde professionnelle choisie ou de secours ? Nous savons tous que les "bons élèves" ont plus de temps pour choisir, donc peut-être plus de chances…

Sommes-nous tous conscients de ces chances qu'a pu offrir la Vie à côté de ses soucis ?

C'est quelquefois le lien à la vie des autres qui vous mène à un engagement, à une façon de vivre précise. Peut-être n'échappe-t-on pas alors un jour à une relecture de la démarche passée, et à la nécessité d'une adhésion renouvelée, modifiée ou refusée. La foi ne rentre-t-elle pas parfois dans un tel cheminement ?

L'idée qu'il y a une séparation entre la construction de soi et la vie collective paraît bien fausse, et souvent dangereuse. De même qu'être constamment dans le "faire" peut entretenir une illusion de toute puissance, le "je fais ce que je veux, personne n'a autorité sur moi" semble également illusoire. Et pourtant, "seuls 4% des jeunes Européens affirment participer à un parti ou un syndicat"[1]. Au lieu de rester dans la déploration, il faut partir de la réalité et chercher s'il n'y a pas des points de vue qu'on a manqués dans le paysage du monde, sur sa table d'orientation…

Grèves, refus des Dotations Horaires Globales aux Conseils d'Administration… : si le rouleau compresseur des réformes de l'Éducation Nationale passe sans écoute, en dépit de tout, le sentiment d'impuissance est destructeur. Comment tâcher alors d'être "existants" en même temps que "résistants" pour ne pas s'en tenir à la défensive ?

Éviter que l'activisme n'entraîne une pensée "à œillères" mais en même temps savoir garder le besoin d'agir ?

À partir de cette citation de Thomas d'Aquin, "*La première instance morale de l'homme est la conscience éclairée*", c'est-à-dire un homme qui s'est informé, Albert Rouet posait la question : "*Nos paroles mettent-elles les gens debout ? Quelle est notre posture vraie pour être en capacité d'être entendu ?*".

Et nos actes ? Mettent-ils aussi les gens debout ? Repérer les actes, même modestes, qui interrogent ou ont un sens nouveau, est une façon de lutter contre la parole qui délite en nous les volontés. Des enseignants s'arrêtent une heure : qu'est-ce qui s'y passe ? Est-on en attente de changement ?

Dans l'équipe du CdEP comme à l'école ou dans la société civile, à nous de garder les yeux et l'imagination ouverts pour "*veiller à s'éveiller les uns les autres*"[2].

Mireille Nicault
Février 2010

1/ statistiques de la C.E.
2/ comme dit l'aumônier de mon équipe !

C'est mon choix !

Tous les jours, je fais de nombreux choix... mais je n'ose pas trop en parler : au fond de mon cœur, une question me taraude : *"Ai-je fait le bon choix ?"* Voilà une question profondément humaine ! Elle se pose à tout être humain depuis les temps les plus reculés. Je l'ai perçu davantage récemment en m'intéressant à Moïse.

Le hasard m'a mis en lien avec un passage des aventures de Moïse[1] que je ne connaissais pas. Rien à voir avec une mer Rouge coupée en deux ni avec cette image d'un vieillard brandissant deux pierres arrondies avec dix chiffres romains écrits dessus ! Voulez-vous me suivre dans cette découverte ?

Moïse est fils d'esclave... il devait mourir... et curieusement, il a été élevé par la fille du pharaon. Il s'est engagé à libérer les membres de son clan. Il a réussi à faire pression sur le maître du pays ; il a eu plus de mal pour rassembler quelques candidats à la liberté. Donc le voilà de l'autre côté de la mer des Roseaux avec toute sa bande. Face aux difficultés quotidiennes, les anciens esclaves critiquent leur libérateur... Oui, déjà dans ces temps reculés, tous ceux qui prennent des responsabilités sont critiqués par la base, au moins une partie de cette base. L'auteur du livre biblique des *Nombres* le sait bien et attire notre attention sur cette question.

Comment réagir devant ces critiques ? Moïse pourrait laisser pourrir la situation ; ce n'est pas son choix ! Il a appris dans le palais du pharaon des méthodes de gouvernement. Il cherche à les appliquer dans la situation présente. Il va s'appuyer sur les responsables des différentes familles exilées ; on appelle ces chefs de famille : les anciens du peuple. Idée géniale de s'entourer d'une assemblée de 70 personnalités afin de voir comment gérer au mieux les difficultés présentes. La démocratie a ses limites. En effet, 68 anciens répondent à la convocation de Moïse... mais il y en a deux qui font bande à part. Ils rejettent l'invitation de Moïse et plaident leur vision auprès des membres de leur clan.

Un jeune homme s'inquiète de cette opposition. Il croit de son devoir de prévenir ceux qui sont rassemblés près de Moïse. Il arrive à rejoindre Josué, disons-le bras droit de Moïse. Soudainement, Josué découvre ce nouveau danger. Très vite, il estime qu'il faut éviter cette division naissante. Il s'engage dans le sens d'une mise au pas des dissidents. Il s'adresse très vite à Moïse pour lui dire : *"Moïse, mon maître, arrête-les !"*

J'ai beaucoup apprécié la réponse de Moïse. Il répond à Josué : *"Tu es bien soucieux à ma place"*. Et il poursuit avec sérénité : *"Ce serait merveilleux si tous, dans notre bande, cherchaient à trouver de nouvelles idées pour surmonter nos difficultés"*. J'ai apprécié la tolérance et l'ouverture d'esprit de ce chef menacé dans son pouvoir.

Bien sûr, j'ai sans doute oublié l'essentiel de l'enseignement du livre des *Nombres*. L'auteur de ce document insiste pour dire que Moïse a reçu une part de l'esprit de Dieu. Ses compétences lui ont été données avant qu'il sache les exploiter. Il ne se vexe pas des oppositions ; il souhaiterait que tous sachent prendre des responsabilités... il pense que Dieu veut ce dynamisme au cœur de tous. Il croit que Dieu est présent en chacun pour guider toute l'humanité vers son terme. Cette confiance lui permet de surmonter une occasion de tension.

Ces jours-ci, j'entendais à la télévision et à la radio une expression qui revenait sans cesse : *"Voilà ce que vous devez faire pour réussir votre vie !"* Réussir ? De quelle façon ? Personnellement, je n'ai pas envie de suivre les bons conseils de ces publicités. Pas facile de faire des choix ! Pas facile de savoir dans quelle direction s'engager !

Je crois que l'auteur du livre des *Nombres* m'éclaire. Comme Moïse, je peux essayer de rechercher... souvent péniblement... quelle mission Dieu me confie. Je peux aussi comme Moïse... et comme Jésus... et comme tant d'autres accepter que tout le monde ne soit pas de mon avis. Surtout, je peux espérer qu'au travers des difficultés quotidiennes, l'Esprit d'un Dieu Père l'emportera.

Oui, j'aime bien cette vision que nous donne la Bible. Celle d'un Dieu unique... qui a une seule perspective d'Alliance avec toute sa création ; mais en même temps un Dieu qui invite les individus à se diriger vers des engagements différents. Une telle vision nous ouvre à la tolérance ainsi qu'à une créativité au delà de nos petites habitudes. Nous pouvons avec nos compétences limitées rechercher comment Dieu compte sur nous pour achever la création.

Jean Duval
Île de France

1/ Nombres 11 , 25 - 29

S'il n'est pas purement alimentaire, le métier est un terreau pour nos choix de vie et nos engagements. Un tableau de la situation actuelle de l'Éducation Nationale permet de mieux saisir en quoi l'action y est nécessaire et pourtant difficile. Pour les jeunes, se former, faire des choix sont aussi des questions cruciales : l'institution les aide-t-elle à savoir qui ils sont ? Nos collègues protestants nous proposent alors un point de vue sur l'école dont nous avons besoin.

École : vol en zone de turbulences !

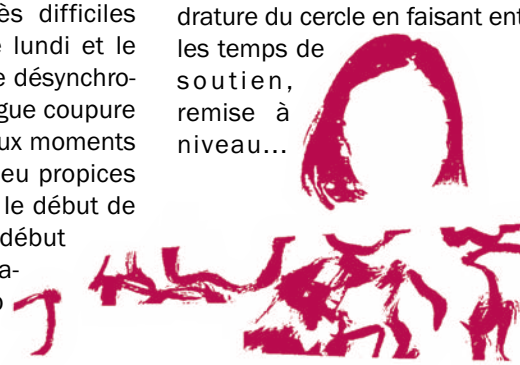
Peut-on sans rire (jaune) souhaiter une "bonne année 2010" à l'école ? La pauvre semble bien malade... Jugez-en :

En élémentaire :

♦Les membres de l'**Académie de Médecine**, au chevet des **élèves**, ont fait savoir très officiellement que la semaine de 4 jours était "néfaste" (sic !). Les spécialistes des rythmes biologiques et psychophysiologiques estiment que les **journées** scolaires sont **trop chargées** pour les enfants, qui fatiguent... ! 2 jours notamment sont très difficiles dans la semaine, le lundi et le mardi (à cause d'une désynchronisation due à la longue coupure du week-end) ; et deux moments de la journée sont peu propices aux apprentissages, le début de matinée et le début d'après-midi. Les vacances sont trop longues (plus que 144 jours de classe aujourd'hui pour l'écolier français contre 208 pour l'Allemand, 200 l'Italien et le Hollandais, 190 l'Anglais) ce qui nécessite une période de "réadaptation" à chaque rentrée. Tout à fait paradoxalement, il y a beaucoup d'heures de cours et beaucoup de vacances : c'est bien plus équilibré chez nos voisins. Ce groupe de travail préconise plutôt une année scolaire de 180 à 200 jours (avec réduction des grandes vacances), 5 heures de travail par jour, et 4 jours ½ à 5 jours de classe par semaine.

Conclusion : la semaine de 4 jours est une aberration, vont jusqu'à dire certains, qui demandent (comme la FCPE) qu'elle soit supprimée : cette réforme ne favorise ni les enfants, ni les plus "pauvres" (qui passent le temps "libéré" devant les écrans ou dans la rue...) : ce sont pourtant ceux à qui l'école républicaine devrait prêter le plus d'attention !

♦Des **professeurs** regrettent de ne plus pouvoir rencontrer certaines familles : le samedi matin était bien pratique pour cela... Ils doivent surtout résoudre la quadrature du cercle en faisant entrer les temps de soutien, remise à niveau...



dans une journée déjà bien chargée ! Faut-il mettre la demi-heure de **soutien** aux élèves en difficulté le midi, avant ou après la cantine ? Le soir, après les cours ? Comme signalé ci-dessus, les journées sont longues et les enfants bien fatigués.

♦Autre cheval de bataille de certains : les **évaluations** en CM2, devant se dérouler en janvier, elles ont dressé contre elles les enseignants qui estiment que c'est bien trop tôt dans l'année pour juger si les notions ont été acquises ou non. D'ailleurs, pourquoi janvier pour les CM2 alors qu'elles ont lieu en mai (donc à la fin de l'année scolaire, ce qui paraît plus logique) pour les CE1 ? Pourquoi les codages souvent simplistes (bon ou faux) ne permettent-ils pas de prendre en compte divers degrés d'erreurs ? Quelle est enfin l'utilité de ce test, que veut-on mesurer exactement, en s'y prenant de la sorte ? Les trois principaux syndicats demandent une "remise à plat" de ces évaluations.

♦Le mouvement de "**désobéisseurs**" reflète ces tensions, méfiances et désaccords : ces opposants aux nouveaux programmes (Darcos) de 2008 refusent aussi de voir 3 h en moins pour l'ensemble des élèves et 2 h "en plus" de "soutien bricolé" aux élèves en difficulté... qui ne sont presque plus pris en charge par les spécialistes du RASED, maîtres F et maîtres G, en voie de disparition.

♦La **maternelle** pourrait aussi être remise en cause pour les 2-3 ans, au profit de "garderies" (sans enseignants) de type jardins d'enfants/d'éveil (payants)... En avril dernier, les annonces en ce sens de Mme N. Morano ont suscité une levée de boucliers.

Conclusion : Les enseignants du premier degré sont inquiets, découragés, et ont formé le gros des troupes des grévistes le 21 janvier... Les suppressions de postes se font d'autant plus durement sentir qu'il y a actuellement, à l'école, une poussée démographique, qui est sur le point d'atteindre le collège.

Dans les collèges :

♦**Réduction des moyens**, horaires “planchers” attribués aux matières, la **Dotation Horaire Globale** ne permet plus de financer les groupes nécessaires au fonctionnement en sciences, langues vivantes… (mais des collègues se sont entendu dire que c’étaient des “heures de confort” !). On constate en ce moment de nombreux **refus de la DHG** dans les collèges, qu’on prévoit par ailleurs de “déshabiller” de préférence aux lycées, si ceux-ci ont du mal à avaler la pilule de la réforme… (mais ce n’est dit qu’officiellement !).

♦**L’augmentation des Heures Supplémentaires Années** par rapport aux heures-postes revient à supprimer un ou des postes. Ce qui veut dire que de plus en plus de collègues seront en BMP (Bloc de Moyen Provisoire) sur plusieurs établissements. Les enseignants sont profondément révoltés que l’on supprime des postes, et que, dans le même temps, on leur impose de plus en plus d’heures supplémentaires (HSA, HSE) !

♦**L’aide aux devoirs et les activités péri-éducatives** sont en souffrance : tout le soutien est en heures supplémentaires (HSE) et donc effectuées par des volontaires (et s’il n’y en a pas ?). Les élèves doivent bénéficier d’un PPRE (programme personnalisé de réussite éducative) qui, s’il est assuré, est parfois déconnecté du “socle commun” qu’ils sont censés acquérir.

♦Le **manque de surveillants, d’encadrement** : les emplois-jeunes, aides-éducateurs, […] n’ayant pas été pérennisés, il y a au fil des ans de moins en moins d’adultes pour encadrer les collégiens ; d’où l’augmentation des incivilités, des tensions, des incidents du quotidien… très “chronophages” et qui “minent” les adultes qui restent sur le terrain ! (lire à ce sujet le n° de *Marianne* du 13 au 19 février 2010).

♦Les **subventions** (qui sont de plus en plus **contractuelles**) dépendent beaucoup du Projet d'établissement, des divers “projets” annexes rédigés et intégrés au PE, et de la façon dont le Chef d’établissement réussit à les défendre ou à les “vendre” ! Certains y réussissent, d’autres pas (le “marketing” va devenir une qualité indispensable à tout Principal ou Proviseur), certains concoctent ainsi moult “projets”, espérant que l’un au moins sera agréé, et ramènera les fameuses heures nécessaires au fonctionnement.

♦Le **DNB** (diplôme national du brevet = nouveau brevet des collèges, qui existe depuis deux ans) est “biaisé” dans ses résultats par la note de Vie Scolaire, la validation du B2I (voir ci-dessous), du niveau A2 en langue vivante (niveau début 4e), validations finales dépendant de chaque établissement et de son chef en dernier ressort. Certains taux de réussite au DNB se rapprochent plus de "statistiques bananières" que d’un reflet de la réalité au dire de certains collègues…

♦Le **B2I** (Brevet Informatique et Internet) : son obtention est vraiment sujette à caution : sérieuse dans certains établissements, “bidon” dans d’autres. Tout dépend aussi du matériel à disposition : certains collèges sont bien dotés, d’autres n’ont qu’une salle informatique et un ou des “Tableaux Numériques Interactifs” (parfois sans les ordinateurs !). Faire travailler un groupe de 28, classe entière, relève d’un vrai défi. Sans parler du matériel dont disposent ou pas les élèves chez eux : on constate de criantes inégalités.

♦L **’Histoire des Arts** sera au Brevet en 2012 (elle doit être aussi enseignée par les profs d’histoire et de français… qui n’ont déjà pas le temps de boucler leur propre programme !) ; en attendant, le programme n’est pas adapté, mais il faut l’intégrer tout de même !!! Actuellement les profs d’arts plastiques et de musique y consacrent déjà 50 % de leur enseignement. En musique, suppression de l’apprentissage d’un instrument. Moins de pratique, prééminence de l’écrit ou de l’histoire de la discipline : est-ce que cela va favoriser la découverte des arts par ceux qui ne peuvent se payer les Conservatoires municipaux ?

♦La **charge des Professeurs Principaux de 3e** : ils sont de plus en plus utilisés pour pallier la réduction des COP (Conseillers d'orientation-psychologues), avec obligation d’avoir **au moins un** entretien avec la famille de chaque élève de leur classe, ce qui est très prenant, sans aucune indemnité supplémentaire bien sûr !

Impressions d’une amie professeur des écoles : “Avec la semaine de quatre jours, on ne se voit plus entre collègues. Comme en plus nous faisons des récréations alternées… Cela crée des tensions plus facilement.

Quant à l’accompagnement éducatif le soir après l’école : j’ai trois petites, mignonnes, de bonne volonté, mais qui déjà ont mis trois-quarts d’heure le matin à faire ce que les autres ont fait en un quart d’heure. Alors le soir…

Et la journée “accompagnement éducatif” est longue pour nous aussi. Le lendemain matin, je me suis surprise à regarder la pendule à midi moins le quart, comme mes élèves !”.

♦Les fameux **Livrets de compétence** arrivent et vont représenter une lourde charge pour les enseignants (il faudra concocter et faire passer des évaluations en fonction des compétences, puis remplir les livrets). Le socle commun (Loi Fillon de 2005) fournit les bases de l'éducation mais n'a plus vocation à préparer l'ensemble des élèves à une poursuite d'études vers les trois voies de la seconde !

♦L'assouplissement de la **carte scolaire** ("désectorisation") vide les établissements difficiles et leur fait perdre des heures et des postes (malgré les promesses). Les prévisions d'effectifs des principaux et du rectorat (qui les minorent) sont souvent différentes lors du vote de la DGH, et les effectifs restent flous jusqu'à fin juin, mi-juillet !

♦Le renforcement du **rôle pédagogique du chef d'établissement** et du Conseil pédagogique (aux membres nommés par le chef d'établissement) limite fortement le rôle du CA (aux membres élus). C'est la réforme des EPLE (Établissements Publics Locaux d'Enseignement).

♦Enfin, certains suggèrent qu'une nouvelle réforme **regroupe des disciplines** : lire l'interview d'A. Compagnon, dans *Le Monde* du 10/02/10, qui préconise un "pôle" humanités et un "pôle" scientifique pour que les élèves aient moins d'enseignants devant eux.

Dans les lycées :

♦L'actuelle **réforme** (en cours, elle s'appliquera en 2nde en septembre 2010) a **fait du bruit** : les partisans de l'histoire-géo en S se sont fait entendre. Mais les sciences économiques et sociales, aux horaires réduits, protestent contre leur programme sensiblement modifié : moins de réflexion sur les problèmes économiques et sociaux, (plus question d'aborder l'emploi, le chômage, les inégalités sociales, le rôle des syndicats, par exemple) ; mais davantage de gestion et de "microéconomie". Dénonçant cet abandon de la sociologie et cette dérive vers le tout économique, le sociologue François Dubet vient de démissionner de la Commission des Programmes. En français : perte d'heures de français en 2nde, et en Terminale L (étrange façon de "revaloriser" la filière L !). Les heures de Langue sont globalisées entre LV1 et LV 2... Des horaires-planchers pour les **disciplines** et un volant d'heures qu'il faut discuter pour les répartir. Résultat : toutes les disciplines sont déjà sur les rangs pour se voir attribuer les **heures dédoublées**, elles aussi globalisées : "diviser pour régner" ? Les **équipes** pédagogiques ne risquent-elles pas d'éclater au profit des batailles disciplinaires ?

♦**L'accompagnement personnalisé** (AP) et le **tutorat** : une bonne idée, mais tout d'abord nombre de professeurs de lycée n'y sont pas formés ; ensuite, certains y sont hostiles, ne désirant pas entrer dans ce type de rapport avec les élèves ; et enfin, les élèves, le souhaitent-ils ? Son contenu est très flou : "des activités coordonnées de soutien, d'approfondissement, d'aide méthodologique et d'aide à l'orientation" qui peuvent prendre "la forme de travaux interdisciplinaires". Chaque élève aurait droit à "2 h d'AP par semaine" et à un "tuteur" qui le suivrait de la 2nde à la Terminale. Beau principe, mais concrètement ? Combien cela fera-t-il d'heures-profs pour une classe de 30-35 élèves, et combien d'élèves pour l'AP par petits groupes (s'il y en a) ? En fait, tout se joue là : dans les moyens, l'application concrète. Or, il faudra faire des choix dramatiques, le "volant" des heures allouées servant à la fois aux dédoublements disciplinaires (en sciences, langues...) ET à l'AP.

♦D'autre part, travailler avec les élèves sur leur projet d'**orientation** n'est pas inintéressant, mais n'est-ce pas aussi le rôle du professeur principal ? Si ce n'est pas lui qui suit tel élève en AP, quel fouillis ! Enfin, cela entérine le fait que l'orientation des lycéens (y compris post-bac) est de plus en plus confiée aux professeurs, comme en collège, le nombre de COP étant en baisse notable !

♦Les **enseignements d'exploration** sont laissés à la libre appréciation des établissements. Il n'y aura donc plus la même offre partout : que devient l'Éducation dite **Nationale** ? Sans compter qu'encore une fois les disciplines seront en concurrence pour grappiller des heures...

♦Enfin, le **pouvoir du Proviseur** s'accroît notablement. Il s'appuiera sur un Conseil Pédagogique, qu'il est libre de constituer comme il le veut. Il présente le projet d'établissement au CA, et, si celui-ci le refuse, il peut passer

outre... Les instances “démocratiques” du lycée ne deviennent-elles pas des coquilles vides ?

Conclusion : engagée sans réelle concertation, dans la précipitation (ce “projet” de réforme est “en consultation” du 26 janvier au 12 mars, mais les décrets d’application et les horaires sont déjà publiés au B.O. du 4 février ! Et des directives générales ont déjà été données aux éditeurs quant aux programmes : il faut bien que les spécimens de manuels soient prêts en juin/juillet pour les commandes). Cette réforme est-elle bien pensée ? Les beaux principes sont attrayants, leur application concrète fait déjà grincer des dents, alors que les projets de DHG se précisent... Il est fort à craindre que cette réforme ne cache, comme en collège, que des redéfinitions de service et des suppressions d’heures et de postes... au détriment des élèves qui ont le plus besoin de cours et d’aide.

Pour les futurs enseignants : c’est encore plus dramatique

♦**Calendrier** modifié et très serré (“intenable” disent certains) des examens et concours pour l’année 2010-2011 ; pas assez de temps pour les préparer convenablement.

♦**Suppression des IUFM**, remplacés par... rien ! Donc, cela revient à supprimer **l’année de formation** devant élèves. Désormais, les néo-titulaires (après Bac + 5) seront envoyés, directement et à temps plein, devant les classes en septembre, et feront juste quelques stages ! Oh, mais pas d’inquiétude : ils seraient “accompagnés” (comme les petits le jour de la rentrée, dites donc) et feraient cours jusqu’à la Toussaint “en présence d’enseignants expérimentés” (mais par qui ces derniers seront-ils remplacés devant leur propre classe ? Allez savoir). Puis ils devront nager tout seuls de novembre à février-mars, et auront leur premier stage pédagogique réel au printemps (mieux vaut tard que jamais... pour apprendre tout ce qu’ils n’auraient pas dû faire au début ? Et qui les remplacera dans leur classe ?).

Conclusion : ces super-collègues seront immédiatement opérationnels (ils seront tout de suite enseignants alors que nous le sommes devenus...). Cerise sur le gâteau : leurs élèves verront défiler 3 professeurs dans l’année, véritable chance pour bien les préparer au collège ! (surtout si ce sont des maternelles ou des CE1)...

Devant un tel démantèlement et de telles attaques, certains disent un tel mépris, le monde enseignant est profondément amer, et se sent floué, ceux qui ont cru aux réformes et les ont soutenues, et ceux qui n’en voulaient pas. Tous les sites syndicaux et toutes les associations disciplinaires regorgent actuellement de messages désabusés ou anxieux... Pire : les professionnels de l’éducation se sentent dépossédés de leur professionnalisme !

internet : extraits de motions syndicales de collèges

colère... consternation... inquiétude et incompréhension... baisses de poste désastreuses... misérables comptes d’apothicaire...

... en de nombreuses occasions, nous n’hésitons pas à consacrer du temps, à donner de nous-mêmes pour la réussite de nos élèves...

... permettre à une équipe qui ne compte pas son temps et son énergie de mener à bien sa mission de service public dans des conditions décentes pour les élèves...

... l’intérêt de nos élèves n’est pas vu de façon prioritaire par nos décideurs politiques.

... nous condamne à rester impuissants devant les inégalités sociales de réussite scolaire.

Plus que jamais, les chrétiens dans l’enseignement public doivent être attentifs, à l’écoute des élèves et des collègues, et faire entendre leur voix.

Les questions que des enseignants chrétiens peuvent se poser :

♦Qu’est-ce qu’une école “juste“, et juste pour tous ? (à ce sujet, les travaux de Marie Duru-Bellat et Eric Charbonnier sont éclairants, et peuvent servir de points de départ à une réflexion).

♦Qu’en est-il de l’option préférentielle pour les “pauvres” et les “petits” ? Qui a besoin de plus, et comment ? Comment compenser les injustices sociales ? Comment cela devrait-il se traduire dans nos divers établissements ?

♦Plus largement, quelle Espérance nous anime encore ? Quelle “Bonne Nouvelle“ faire retentir aujourd’hui dans l’école ? Et comment ? ...

Nos équipes peuvent nous aider à y réfléchir...

Cathy Réalini
Ile de France

Mon orientation en fac de pharmacie à Paris-Descartes

Lorsque j'étais au collège, je ne savais pas vraiment ce que je désirais faire plus tard. Cela m'inquiétait un peu, car mes professeurs nous disaient qu'il fallait que l'on se décide le plus rapidement possible afin de choisir la meilleure orientation. Cependant, mon père me rassurait en me disant que, à mon âge, lui non plus ne savait pas quoi faire dans le futur. Lorsque je suis arrivée en 2nde, j'ai commencé à me soucier plus sérieusement de mon orientation. Ainsi, j'ai acheté un livre : "Que faire avec un bac S". Je souhaitais en effet suivre une filière scientifique. Cependant, afin de pouvoir rentrer dans cette filière, on m'a conseillé de dire à mes professeurs que je souhaitais faire des études nécessitant un bac S. Mon père étant pharmacien, j'ai affirmé que je souhaitais faire ce métier. Cependant, il était alors évident que je ne le ferais pas réellement. Arrivée en 1ère, j'ai commencé à réfléchir plus sérieusement sur ce que je souhaitais. J'aimais beaucoup l'équitation et les animaux en général, j'ai donc acheté un livre sur *les métiers en contact avec la nature et les animaux*, mais aucun des métiers présentés ne m'a réellement attirée. J'étais assez douée en SVT, j'ai donc acheté un livre : *Les métiers de la biologie*. Certains métiers m'ont beaucoup intéressée et j'ai donc commencé à songer plus sérieusement à faire des études dans la biologie. Je suis ensuite allée dans différents salons. Cependant, ne sachant pas vraiment quelles écoles ou facultés proposaient de telles études, je ne savais pas vraiment où aller ni à qui m'adresser. Je me suis donc contentée de discuter avec des conseillères d'orientation. Cependant, rapidement, un problème s'est présenté : il n'y avait que très peu de débouchés dans ce domaine. J'ai donc continué à chercher d'autres filières qui auraient pu m'intéresser tout en gardant l'idée de la biologie en tête. Je me suis ensuite posé la question du "type" d'études que je souhaitais effectuer. Je souhaitais faire des études longues. Me restait à choisir entre la faculté, les écoles et les prépas. Cependant, je ne souhaitais pas faire trop de maths, et ma sœur, qui était en fac, s'en sortait plutôt bien et avait l'air de s'y plaire. J'ai donc pensé à aller en faculté, sans que ce choix ne soit définitif pour autant. Dans ma classe, plusieurs amis désiraient alors faire des études de pharmacie. Ils se sont donc renseignés sur cette filière que je pensais très bien connaître par mon père. Puis, petit à petit, l'idée de faire une fac de pharmacie s'est installée. En effet, je me suis aperçue que ces études pouvaient me permettre de travailler en officine, mais aussi en industrie, à l'hôpital, ou dans des laboratoires d'analyses médicales. Je suis retournée dans des Salons puis aux "portes ouvertes" de Paris-Descartes de la faculté de pharmacie rattachée à mon secteur. J'ai assisté à la présentation des études de pharmacie et à celle des études de biologie médicale. Cependant, c'est la pharmacie qui m'attirait le plus. J'ai alors pris rendez-vous avec ma professeur principale, avec ma mère. Lorsque je lui ai expliqué que j'hésitais entre la pharmacie et la biologie, elle m'a répondu de ne m'inscrire ni en pharmacie car je n'avais pas le niveau, ni en biologie car il n'y avait pas de débouchés. J'étais donc un peu perdue mais j'ai tout de même décidé de m'inscrire en fac de pharmacie, malgré ses conseils.

Céline
Seine-Saint-Denis

Mon seul problème est... que je ne suis pas dans la voie que j'avais choisie

Après avoir eu mon bac S, j'ai postulé pour entrer dans des écoles d'architecture mais je n'ai pas été acceptée.

Aujourd'hui, je suis en première année de licence de sociologie à l'université Paris VIII Vincennes-St Denis. C'est une matière vraiment très intéressante et qui, j'en suis sûre, me servira pendant longtemps. Cependant, j'envisage tout de même de retenter ma chance l'année prochaine vers une voie qui me corresponde mieux.

Laëtitia

“On n’est pas sérieux quand on a 17 ans ?”

Paroles d’élèves

J’ai commencé à discuter par-ci, par-là avec deux élèves de ma classe de 1ère L ; j’étais intéressée par leur vision et leurs idées. Puis, étant donné le thème choisi pour le n° 6 de notre revue, j‘ai pris le temps d’une vraie discussion avec eux ; je les remercie d’avoir accepté que je prenne des notes. Voici, glanés au fil de notre conversation, quelques-uns des propos qu’ils m’ont tenus :

♦La société dans laquelle nous vivons, le lycée, tout nous dit qu’il faut avant tout se préparer à un boulot, pour pouvoir “gagner sa vie” (quelle expression !). À 17 ans, on pense qu’il y a forcément autre chose… On est dans un mode de vie avec des rails… qui conduisent où ? On me serine qu’il faut faire de bonnes études pour gagner de l’argent… sans trop voir plus loin. En quoi est-ce intéressant ? Ce sera ça ma vie : pouvoir gagner de l’argent pour pouvoir dépenser de l’argent ?

♦Le lycée, les notes, les résultats, les bulletins… les professeurs et les parents… on se sent embrigadés, coincés dans un système, qui ne nous parle que de choses futiles et dérisoires. Les études, la carrière, l’argent, on ne nous parle que de cela. La vie est quand même beaucoup plus précieuse ! Quand on est jeune, il faut se battre pour ses convictions, ses rêves, si on en a.

♦Les autres lycéens parlent beaucoup de choses qui ne m’intéressent pas, ou peu. Par exemple, je regarde peu ou pas la télévision, pour moi c’est du lavage de cerveau ! Internet, le “chat”[1] sur Facebook, MSN, ça bouffe le temps, certains ne font que cela de toutes leurs soirées, il ne leur reste quasiment plus de temps pour connaître vraiment les autres… ou se connaître soi-même… ou réfléchir.

♦Et puis, ce qui me frappe, c’est que sur Facebook et ce type de réseaux, on ne “vit” pas : on devient spectateur de sa vie, qu’on offre aux regards des autres, et de la vie des autres, qu’on regarde, au lieu de vivre vraiment !

♦Que je sois souvent seul, ou juste avec un camarade, paraît “bizarre” aux autres : mais moi je trouve bizarre qu’ils aient comme besoin d’être toujours en groupe ! Pourquoi ? Par peur ? Par sécurité ? Être en permanence en groupe fait qu’on ne connaît pas vraiment l’autre, qu’on se limite à des conversations un peu futiles, de surface… Quand j’essaie de parler du sens de la vie avec d’autres, ils rigolent ou ne veulent pas parler. Mais c’est une façade.

♦L’éducation, les études, c’est intéressant, on a vraiment de la chance d’étudier ! Mais le système du lycée fait qu’on n’a jamais le temps d’approfondir, on saute d’une matière à l’autre, d’un sujet à l’autre, et je trouve aussi qu’on travaille trop (longues journée de cours plus travail personnel le soir). Le travail purement scolaire (devoirs, leçons, interros, contrôles à préparer) occupe trop de temps, a trop d’emprise sur nous… et sur nos parents. Moi j’aimerais du temps, au lycée, pour approfondir des sujets qui m’attirent, réfléchir, discuter…

♦Dans ce lycée, il y a des inégalités ; par exemple, en discutant avec les uns et les autres, j'ai remarqué que souvent les élèves de STG (sciences et technologies de la gestion) et de BTS (Brevet de Technicien Supérieur) viennent de plus loin que les autres ; du coup, à cause des transports, ils ont moins de temps pour leurs études, ce qui rend leur parcours scolaire plus difficile. Ils ont déjà plus de mal que les autres, et moins de temps aussi. J'ai constaté ça et ça m'a fait réfléchir…

♦En 3e, en 2nde, les professeurs nous conseillent telle ou telle orientation surtout en fonction de nos résultats scolaires dans les différentes matières, mais ils ne savent pas vraiment qui on est. Nous non plus on ne sait pas toujours qui on est… ni ce qu'on veut… L'école n'est pas du tout là pour nous y aider d'ailleurs. Elle… mesure des résultats ? Oui, c'est ça. C'est un peu court.

♦La classe de L est un peu différente des autres sections, enfin je trouve ; souvent les élèves de L ont des ambitions et des projets d'avenir différents. J'aime bien la littérature, la philosophie, les langues ; tout ce qui a rapport à la culture et à l'art : le cinéma, la peinture, la musique… En fait, je m'aperçois que c'est tout ce qui touche à l'émotion, aux émotions… on pourrait même dire : ce qui se rapporte à l'humain !

♦Quand on m'oblige à quelque chose, je me demande toujours "Qui a instauré ça ? Est-ce vraiment obligatoire et intéressant ? Pourquoi ?". Je suis conscient qu'on a beaucoup de chance et de liberté dans notre pays, mais il faut quand même aussi critiquer ce système dans lequel on est pour avancer. Il faut prendre du recul et réfléchir, ne pas toujours subir. Profiter de ce que le système offre, de ce qu'il a de bon, mais garder un œil critique.

♦D'un autre côté, je trouve que la société de consommation actuelle est presque une dictature, on est "pris dedans", c'est très difficile d'y échapper, de s'en extraire. Par exemple, tout est fait pour que les jeunes "consomment", la plupart de nos camarades sont beaucoup trop matérialistes ! Or, "ce que tu possèdes finit par te posséder" ! J'aime bien le film *Into the wild*[2], vous connaissez ? Pour moi, il montre qu'il faut aller jusqu'au bout de son chemin, déjà, jusqu'au bout de ce qu'on pense. Et il parle de solitude et de manque (quoique la vraie solitude soit très difficile à supporter). En tout cas, le manque nous ouvre les yeux sur les petites richesses du quotidien !

♦La "leçon" de ce film nous ramène à l'humain et aux autres : à la fin le héros écrit "le bonheur n'est réel que s'il est partagé". On ne peut pas non plus "sortir" du système et être heureux tout seul. Donc il faut lutter, résister. Contre notre société occidentale de consommation et d'apparence. Contre la dictature de l'argent et de la "réussite" (enfin, il faut voir ce qu'on appelle "réussir" !). Contre le bourrage de crâne et les moyens de manipulations que sont la télé et Internet pour des jeunes de notre âge.

♦Il faut vivre les yeux ouverts, en se posant des questions. Les questions que se posent la plupart de mes camarades de lycées c'est "Comment faire pour avoir ceci ou cela ?" ; je trouve que ça manque d'ambition et que c'est se contenter de peu.

♦Comment faire prendre conscience aux autres que le temps est important et précieux ? Je trouve qu'il vaut mieux avoir plus de temps que plus de moyens.

Cathy Réalini
Yvelines

1. Le "chat" (terme anglais, prononcer tchatt) est la conversation à bâtons rompus sur des forums ou sites de rencontre sur Internet. Les jeunes le pratiquent énormément après les cours.
2. Into the wild *est un film réalisé par Sean Penn, en 2007. Il raconte l'histoire d'un étudiant américain brillant, qui envoie tout promener et part seul sur les routes. Il expérimente la solitude et le détachement. Voulant rentrer chez lui au bout de deux ans, il meurt accidentellement.*

Je suis en première année de droit à la Sorbonne, j'ai fait au lycée une première et terminale ES (science économie).

Je n'étais pas sûre, dès le départ, de mon orientation, j'ai beaucoup hésité, il m'a fallu du temps pour me décider, parce qu'il fallait à la fois que je prépare mon Bac et mon orientation. J'ai fait les "portes ouvertes" de plusieurs universités afin de voir celle qui me conviendrait le mieux. Si j'ai choisi les études de droit, c'est parce que, en observant les différentes matières qui m'étaient proposées, je me suis rendu compte qu'elles me plaisaient à cause de leurs contenus, et puis la plupart des métiers vers lesquels je souhaiterais me diriger encourage à avoir fait du droit.

Alexandrine

De quelle école avons-nous besoin ?

Nous remercions la Fédération Protestante de l'Enseignement pour cet article qui paraîtra dans le prochain numéro de leur revue *Foi éducation*.

L'école a toujours été le reflet de la société qui l'accueille.

Tous les changements d'une société arrivent d'une façon ou l'autre sur la table de l'école. Notre système scolaire a été bousculé durant les dernières décennies. La crise économique accroît la pression scolaire et l'urgence de la réussite. Les changements familiaux fragilisent les élèves et les adultes qui les accompagnent. L'immigration a conduit à l'accueil d'importantes populations dont le soubassement culturel est souvent étranger à la culture scolaire française.

À ces bouleversements non encore maîtrisés, s'ajoute un décalage de plus en plus grand entre les valeurs du monde extérieur et les valeurs attendues par l'école. Les médias, à travers la publicité notamment, diffusent des valeurs à l'opposé de ce que les maîtres essaient de défendre. Ils font l'apologie de la paresse, de la jouissance immédiate, d'un consumérisme excessif, alors qu'à l'école nous prônons : l'effort, la frustration, l'engagement dans la durée, la persévérance, l'autonomie…

Au sein même de l'école, il y a également confusion entre les valeurs de l'école de la République et les valeurs de la société économique qui l'ont envahie.

L'instruction unifiée est la condition de la cohésion nationale de l'école républicaine, la gratuité garantit à tous le droit à l'instruction, la laïcité s'appuie sur l'enseignement d'une morale commune. Face à ces fondements, les valeurs du monde économique que sont la productivité, la rentabilité, la compétition de chacun contre tous s'invitent dans l'école au détriment des valeurs de solidarité, de droit à l'éducation pour tous, de fraternité et citoyenneté. L'école répercute ces nouvelles valeurs dans son propre fonctionnement. Depuis le milieu des années 60, on assiste à la disparition progressive de l'enseignement de la morale laïque trop moralisante. Ce vide laisse la place aux valeurs de la société, même si en 1984 on introduit au lycée l'ECJS (Éducation Civique Juridique et Sociale). Le joli slogan "égalité des chances" remplace le droit de l'égal accès à l'instruction pour tous : mettre tout le monde sur la même ligne de départ (logique libérale) est pourtant différent de prendre en considération le droit à l'éducation pour chacun. En renforçant subrepticement la rivalité, l'école renforce la pression et la hantise de l'échec.

Plus récemment, les valeurs mises en avant lors du grand débat sur l'école[1] sont la primauté de la laïcité, la gratuité et l'égalité des chances. Dans un second groupe sont nommés la mixité, le respect, la citoyenneté, la liberté, les savoirs, la neutralité, le service public. Un troisième groupe inclut la fraternité, l'esprit critique, l'autorité, l'effort, la tolérance et l'obligation d'instruction. Les valeurs de solidarité, de mérite individuel, de réussite de chacun, l'attention aux élèves en difficulté, l'enseignement individualisé et la responsabilité ne sont que très rarement cités. Le déplacement est discret mais réel.

On retrouve cette logique économique dans l'invasion des établissements par les statistiques et autres taux de réussite, de rapport qualité/coût et de valeur ajoutée.

Pourtant les enseignants gardent cette mission de l'école qui consiste à enseigner pour transmettre des valeurs créatrices de plus d'humanité, d'autonomie, de responsabilité. Ils s'appuient pour cela sur les valeurs traditionnelle d'effort, de persévérance, de vie collective qui sont, je le répète, à l'opposé de celles qui nourrissent les jeunes par le biais des médias : paresse, individualisme, immédiateté du plaisir…

Ce décalage croissant entre les valeurs anciennes de la mission d'humanité de l'école et les valeurs qui y sont de fait développées est responsable d'une partie du malaise des enseignants. La crise de l'école est celle de notre société.

Tous ces changements contribuent à un déplacement des familles qui, quand elles le peuvent, entrent dans cette logique libérale de rentabilité et cherchent à trouver pour leur enfant la meilleure école. Soit le privé, soit le bon établissement du quartier. Une logique de ghettoïsation se met en place, renforcée par la réforme de la carte scolaire dont les premiers résultats sont plutôt inquiétants. En 2009, 105 000 demandes de dérogation à la carte scolaire ont été enregistrées, soit une augmentation de 9,4 % par rapport à 2008. Entre les deux tiers et les trois quarts d'entre elles, selon les niveaux, ont été satisfaites[2]. Les parents s'affolent et commettent des erreurs pour eux et pour l'avenir de la société.

Le rôle des parents aujourd'hui est essentiel. Les familles sont le troisième "vecteur" de l'école à côté de l'institution et des enseignants.

Les travaux d'Elinor Ostrom sur la gouvernance des biens publics proposent une alternative aux deux solutions économiques classiques que sont la logique libérale de la propriété privée et la gestion des biens par l'État. Elle suggère une logique de gestion par les utilisateurs ! Sans se substituer aux autres acteurs, les parents doivent prendre toute leur place dans la transformation de l'école.

C'est une des principales lignes de force qui ressort du grand débat sur l'école : la réussite scolaire éducative ne peut résulter de l'action de l'école seule, les partenaires et notamment les parents doivent y contribuer davantage. La question est de trouver la bonne place entre le parent qui ne se sent pas accueilli ou qui n'entre pas à l'école et celui qui défend essentiellement sa cause personnelle, autrement dit, celle de son enfant.

Le projet doit être clair : il s'agit en s'engageant de remettre dans l'école les valeurs de solidarité, de fraternité, et de droit à l'instruction pour tous à travers l'accompagnement des enfants et la relation avec les professionnels. Parallèlement à ce recentrage, il faut prendre l'enfant dans sa globalité et ne pas le réduire à ses performances scolaires. Accompagner son développement personnel, son autonomie, construire une bonne estime de lui-même et renforcer sa confiance en soi, fortifier sa sociabilité. L'épanouissement personnel doit rester prioritaire.

La "parentalisation" de l'école doit s'appuyer sur deux axes : l'accompagnement de l'enfant à la maison et l'engagement dans les établissements.

À la maison il faut construire la confiance. Confiance dans le système qui nécessite un discours positif sur l'école, et confiance dans l'enfant à qui on témoigne de son aptitude à réussir par lui-même dans cette institution : "Ce n'est pas le bon collège, la bonne école, dans laquelle je vais t'inscrire qui sera responsable de ta réussite. Tu as les capacités de réussir là où tu seras, et je serai là pour te soutenir !".

L'établissement scolaire est un vaste terrain d'apprentissage qui va au-delà du seul programme scolaire. Les occasions sont multiples qui permettent d'apprendre aux enfants les valeurs à la fois d'effort, de frustration mais aussi de tolérance et de solidarité. L'accompagnement du vivre ensemble avec ce qu'il nécessite d'écoute, d'accueil et de conseils participe à la formation d'un futur adulte attentif aux autres et responsable. Confirmant ce rôle important des parents, les équipes pédagogiques qui accueillent des élèves "décrocheurs" donnent une place essentielle aux familles dans le suivi et l'accompagnement du projet de l'élève.

L'engagement dans les établissements est le second support de ce que j'appelle la "parentalisation" de l'école.

Les textes donnent aux parents des responsabilités qui ne sont pas toujours occupées : parents délégués de classe, membres élus au conseil d'administration, membres du CESC (Comité d'Éducation à la Santé et à la Citoyenneté). Il faut investir ces postes avec toujours la même porte d'entrée : encourager les valeurs auxquelles les professeurs croient.

D'autres fonctions sont à inventer, à occuper. Créer des lieux ou temps de rencontre entre parents professeurs (café débat, petit déjeuner), un point accueil des parents, des activités pour les élèves dans le cadre de l'accompagnement éducatif, des fêtes, pique-niques et sorties, journaux... Ces engagements permettent de connaître l'établissement autrement, favorisent son ouverture, créent du lien entre parents, professeurs et élèves, nourrissent la réflexion et évitent la ghettoïsation. C'est fondamental aujourd'hui.

L'école est fragile, et actuellement le danger est grand d'une école à deux vitesses, qui isole et divise. Une école qui multiplie les inégalités augmente l'injustice, et l'injustice entraîne repli sur soi et tensions. Il faut réagir : maintenir la mixité sociale en freinant la fuite vers le privé, et le rassemblement dans les soi-disant bons établissements.

Les protestants peuvent et doivent agiter leurs racines laïques pour se mobiliser sur cette question. Investir les collèges et rappeler par leurs comportements les valeurs fondamentales de l'école républicaine comme l'instruction et la réussite de tous, la fraternité et la solidarité pour une école qui construise une cohésion nationale. Nous avons besoin d'une école où les parents s'engagent.

Armelle Nouis
Proviseure - Île-de-France
Fédération Protestante
de l'Enseignement

1/ Grand débat sur l'École de 2007
2/ Ces chiffres sont très variables selon les académies. Le ministère a demandé dans un premier temps de ne pas diffuser les résultats : la logique libérale ne fonctionne pas, la somme des intérêts particuliers ne conduit pas à l'intérêt général.

Liberté et engagement

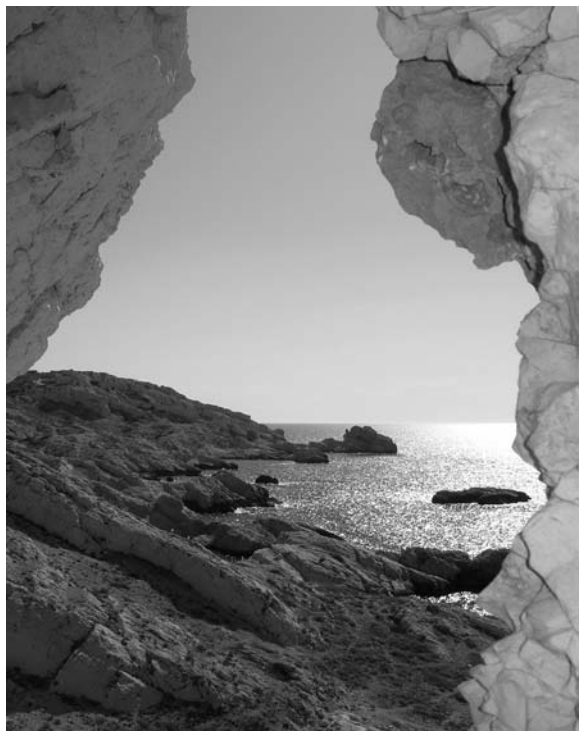


Photo Suzanne Cahen

Cherche-toi dans ta solitude ;
tu trouveras la liberté.
Scrute les profondeurs de tes pleurs,
méfie-toi de tes certitudes ;
tu verras la sagesse.

Investis dans tes pauvretés ;
tu t'enrichiras plus que les rois.
Interroge tes questions ;
tu apprendras qui tu es.

Agenouille-toi et prie lorsque tu veux courir ;
tu trouveras en toi celui que tu veux fuir.
Écoute tes silences plus que tes cris de joie,
apprends et vis de tes morts,
n'oublie pas ton frère qui nourrit son sourire de larmes ;
tu expérimenteras la puissance de l'Amour.

Observe la fragilité de l'Amour ;
tu rencontreras Dieu.

Alors, ta liberté prendra sens,
ta sagesse deviendra partage,
ta paix brillera comme feu pour le monde,
ta joie sera foi,
ta foi sera joie.

Alors ta foi ne pourra qu'être engagement
parce qu'elle s'incarnera au plus profond de ton être

David Moisan
Prière extraite du site : prier.be

Le texte de Bernard Caillerez sur l'évangile de Marc nous invite à une relation toujours en marche avec le Christ, incarnation de l'amour de Dieu pour nous. Cette relation n'est elle pas la première condition pour que l'Église soit vraiment témoin de la bonne nouvelle aujourd'hui et qu'elle sache entrer en conversation avec le monde ? C'est ce qui semble animer différents regroupements de catholiques, Comité de la jupe, Conférence Catholique des Baptisé-e-s de France et Groupe des 40. De cet engagement de Dieu pour son peuple et de son peuple pour Dieu, témoigne également le beau livre de Catherine Chalier.

Ceux qui sont autour et ceux du dehors

"Marc, un évangile de la fragilté", c'est le titre donné par Bernard Caillierez à l'article qu'il nous avait fait parvenir peu de temps avant sa mort. Nous en avons publié la première partie dans Lignes de Crêtes n° 4. Nous vous invitons à poursuivre votre réflexion avec cette deuxième partie

Sans que cela soit évident, cette théologie est en cohérence avec un thème très difficile qui parcourt l'évangile de Marc. Celui-ci apparaît en pleine lumière dans le chapitre 4 : c'est la distinction établie **entre les différentes catégories d'interlocuteurs de Jésus**. En 4,10-12 sont discutés avec les disciples la nécessité de l'explication et le mode de communication des paraboles. Ces versets établissent une différence entre **les Douze et ceux qui sont autour de Jésus** (cf. v. 10 : *hoi peri auton sun tois dôdeka*) **et ceux qui sont "dehors"** (cf. v. 11 : hoi *exô*). La caractéristique de l'auditoire constitué des Douze et de ceux qui sont autour de Jésus, c'est le fait que tout lui soit expliqué. À ceux qui sont "dehors", les paraboles sont explicitement racontées avec l'intention de provoquer leur endurcissement... Les paraboles doivent délibérément, non pas faciliter la compréhension, mais bien au contraire provoquer l'endurcissement.

Voilà qui est surprenant, voire révoltant. Jésus donnerait des explications en particulier aux disciples (voir 4,10-12.34) interdisant à ceux du "dehors" un accès à la compréhension. Comment expliquer la présence de versets d'une telle dureté dans l'évangile ?

Première explication : le rejet du Christ par les Juifs fut pour la première génération chrétienne littéralement incompréhensible. Dans une théologie un peu fruste de la grâce de Dieu : cela ne pouvait pas ne pas avoir été voulu par Dieu. Il s'agissait d'expliquer le refus d'Israël comme étant annoncé par les prophètes, et manifestant le jugement de Dieu sur un peuple infidèle.

Deuxième explication : le passage provient vraisemblablement des cercles apocalyptiques. Dans ce cadre, il s'agit d'une déclaration affirmant que les révélations eschatologiques sont réservées à des élus choisis... **Les paraboles qualifient alors l'enseignement, l'activité de Jésus et sa prédication du Règne de Dieu comme un enseignement ésotérique qui doit être expliqué seulement aux Douze et à ceux qui sont, avec eux, autour de Jésus**. On est, selon toute apparence, dans le cadre le plus strict de la littérature apocalyptique : une révélation est offerte à des élus séparés de la masse "du dehors". Selon les habitudes littéraires juives, on garde scrupuleusement ce que la tradition transmet quitte à éprouver des réserves...

En effet, peut-on penser que le Royaume de Dieu est vraiment réservé à une élite ? **En fait, la différence entre "dehors" et "dedans" n'est ni hermétique ni définitive.** Une lecture de ces versets dans le contexte plus large de la narration marcienne, en amont et en aval, amène à constater que Marc subvertit, bouleverse cette tradition apocalyptique. C'est en particulier au groupe qui reçoit l'explication des paraboles qu'il faut s'intéresser. Il est, on l'a dit, constitué de deux catégories de personnes : "ceux autour de Jésus" (*hoi peri auton*) et "les Douze".

L'expression *peri auton* est utilisée dans l'épisode sur la vraie famille de Jésus (3,31-35). Au chapitre 4, la foule est sur le rivage (v. 1 et 2) tandis que Jésus monte en barque pour commencer l'enseignement en paraboles. Au verset 10 (*lorsqu'il fut en particulier*), il entreprend l'explication aux Douze, ce qui semble indiquer que la foule est assimilée à ceux du dehors. Au chapitre 3, en revanche, dans quel contexte

constatons-nous l'emploi du mot "foule" ? [32] *La foule* était assise autour de lu*i, et on lui dit : Voici, ta mère et tes frères sont* dehors *et te demandent.* [33] *Et il répondit : Qui est ma mère, et qui sont mes frères ?* [34] *Puis, jetant les regards sur ceux qui étaient assis tout autour de lui : Voici, dit-il, ma mère et mes frères.* [35] *Car, quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, ma soeur, et ma mère*. Jésus désigne à cet endroit **la foule** (v. 32) comme sa véritable famille, laquelle est composée de ceux qui font la volonté de Dieu (v. 35), c'est-à-dire, si l'on s'en tient à la construction même de la péricope, sont assis "autour de lui" dans la position de l'écoute (v. 34-35). Donc la catégorie *foule* est floue, et peut renvoyer tantôt à la fois à la vraie famille de Jésus, tantôt à ceux qui sont dehors. Il est d'ailleurs intéressant de constater, en lisant attentivement le texte du chapitre 4, que la mise à l'écart d'avec la foule commencée au v. 10 n'est jamais clôturée dans le récit. De sorte qu'une ambiguïté subsiste sur les destinataires réels des paroles de Jésus à partir du v. 26 (le texte grec dit d'ailleurs : *il disait* et non *il leur disait*) et contribue à accentuer l'effet de flou voulu par Marc.

Quant aux *Douze* qui reçoivent le mystère du Règne de Dieu, l'évangile ne va cesser, par la suite, de nous confronter à leur incompréhension. Celle-ci ne devient même manifeste qu'une fois la révélation proposée. Mc 4,13 est en effet le premier d'une liste impressionnante de reproches de Jésus à ses disciples. Pire encore, Jésus utilisera pour eux (sous forme interrogative, il est vrai, cf. 8,14-21) cette même citation d'Ésaïe 6,9-10 qui qualifie "ceux du dehors" : *Pourquoi raisonnez-vous sur ce que vous n'avez pas de pains ? Êtes-vous encore sans intelligence, et ne comprenez-vous pas ? Avez-vous le cœur endurci ? Ayant des yeux, ne voyez-vous pas ? Ayant des oreilles, n'entendez-vous pas ? Et n'avez-vous point de mémoire ?*

C'est dans la mesure où l'on accepte de s'ouvrir au mystère du Royaume que les paraboles sont compréhensibles

Conclusion : Marc emploie en apparence des catégories très strictes qui, dans les faits, ne le sont pas. Le scénario est ainsi construit que ceux qui semblent ne pas appartenir aux proches (la foule de 4,1) peuvent, à certaines conditions, en faire partie (3,31-35) ; ceux qui semblent y appartenir de manière certaine (les Douze) ressemblent à s'y méprendre à ceux qui n'y appartiennent pas (comparer 4,10-13 et 8,14-21).

La situation "dehors" ou "dedans" ne dépend ni de critères économiques, ni de capacités intellectuelles, mais d'une familiarité et d'un cheminement avec le maître : ceux qui sont "dedans", ce sont "ceux qui sont autour de Jésus" (4,10). C'est à ceux qui ont manifesté leur désir d'appartenir au cercle des disciples que Jésus donne donc l'enseignement nécessaire à la compréhension des paraboles. À l'opposé, celui qui est "dehors" n'est pas le pauvre marginalisé, mais celui qui n'a pas voulu entrer. De ce fait, on peut dire que l'enseignement de Jésus se situe d'abord dans un contexte de liberté où personne n'est contraint. Et cela d'autant plus que le Royaume évoqué par les paraboles n'est pas fait de violence, mais d'amour et de fraternité. Il est dès lors inconcevable sans une totale liberté de chacun.

C'est dans la mesure où l'on accepte de s'ouvrir au mystère du Royaume que les paraboles sont donc compréhensibles. Mais, si on s'y oppose, elles demeurent incompréhensibles. Jésus révèle ainsi une vérité fondamentale : le Royaume n'est pas une réalité à posséder, mais une relation à vivre. Celui qui voudrait l'obtenir avec violence n'est plus dans la relation, mais dans la manipulation ou l'intolérance. Or celui qui n'est pas dans le langage de l'amour ne peut comprendre ce qu'est le Royaume.

(*Lire l'évangile de Marc*, Guide de lecture du Nouveau Testament, Bernadette Escaffre, Bayard, 2004, p. 233)

Les v. 21-22 du même chapitre 4 donnent l'intention théologique profonde du ministère de Jésus selon Marc : [21]Et il leur disait : *La lampe vient-elle afin d'être posée sous le boisseau ou sous le lit ? N'est-ce pas pour être posée sur le porte-lampe ?* [22]*Car il n'est rien de caché qui ne doive être manifesté, ni rien de couvert qui ne vienne pour être rendu public.* [23]*Si quelqu'un a des oreilles pour* entendre*, qu'il entende.* Il ne s'agit pas, a priori, d'une révélation destinée à un petit nombre. Tout se décide (cf. v. 24-25) sur l'attitude de l'auditeur : [24]*Il leur dit encore : Prenez garde à ce que vous entendez. On vous mesurera avec la mesure dont vous vous serez servis, et on y ajoutera pour vous.* [25]*Car on donnera à celui qui a ; mais à celui qui n'a pas on ôtera*

même ce qu'il a. C'est cette capacité d'écoute qui peut faire de l'homme un disciple qui recevra l'explication. **Mais le thème de l'incompréhension** au v. 13 (repris ensuite dans le récit de la tempête apaisée et largement développé dans la suite de la narration) **vient là comme une mise en garde** : l'intime n'est pas supérieur à celui "du dehors", il reçoit tout comme un don (*didômi*) et il est parfois (même souvent !) dans une attitude qui l'apparente à ceux "du dehors". Le dualisme et le déterminisme des révélations apocalyptiques sont ici malmenés par la thématique de la responsabilité (*Que celui qui a des oreilles pour entendre entende*).

(Elian Cuvillier, op.cité).

Le statut du lecteur

La méthode de lecture des textes bibliques la plus récemment développée est l'analyse narrative (excellente présentation de la méthode dans : *Pour lire les récits bibliques*, Daniel Marguerat et Yvan Bourquin, Labor et fides, Cerf, 2004).

On en saisira mieux l'originalité en la définissant très sommairement par rapport à deux méthodes antérieures : l'analyse historico-critique et l'analyse structurale. L'analyse historico-critique vise le monde derrière le texte, c'est-à-dire qu'elle s'intéresse à la réalité à laquelle renvoie le récit et à l'intention de l'auteur. La question de l'analyse structurale est plutôt : comment le texte fait-il pour produire du sens ? C'est-à-dire qu'elle ne va pas prendre d'informations hors du texte.

La question de l'analyse narrative est : *Comment l'auteur communique-t-il son message au lecteur ?* Par quelle stratégie l'auteur organise-t-il le déchiffrement du sens par le lecteur ? C'est dans cette perspective qu'il est intéressant d'étudier le "lecteur implicite" (le lecteur tel que l'imagine l'auteur dans son travail d'écriture), car c'est en voulant agir sur ce lecteur qu'il va construire des effets de sens. On remarque ainsi que Marc décrit d'abord les apôtres sous un jour qui favorise l'identification du lecteur implicite à ces personnages. Mais bientôt, rien ne va plus : *Il révèle par la suite le caractère inadéquat de leur réponse à Jésus, les montre en conflit avec lui sur des sujets importants, et dépeint finalement leur désastreux échec, en vue de susciter chez le lecteur un recul par rapport à leur comportement. Ce dernier se retrouve ainsi dans une situation où, dépourvu de tout privilège et de toute sécurité automatiques, il doit chercher une autre voie ; le narrateur est passé maître dans le jeu de la déconstruction des modèles : après avoir suggéré au lecteur une identification possible avec les disciples, il excelle dans l'art de retirer à ceux-ci tout statut privilégié. C'est donc au lecteur, en définitive, qu'il refuse toute installation dans une position de force.* (Yvan Bourquin, op. cité, p. 42). Le lecteur est donc quelque peu malmené dans ses certitudes : croyant avoir, aux côtés des disciples, percé "les mystères du Royaume", il se retrouve ramené au statut de ceux du dehors.

La finale courte

On objectera peut-être à ce qui précède que le lecteur en sait plus que les disciples : s'il est croyant, cela veut dire qu'il a bénéficié du témoignage de la résurrection de Jésus Christ. C'est faire peu de cas de la construction de l'évangile de Marc, dont tous les exégètes s'accordent aujourd'hui pour reconnaître qu'il se terminait sur la finale courte, à savoir, au tombeau, l'injonction de l'ange aux saintes femmes non suivie d'effet : [7]*Mais allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée : c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit.* [8]*Elles sortirent du sépulcre et s'enfuirent. La peur et le trouble les avaient saisies ; et elles ne dirent rien à personne, à cause de leur effroi*.

Elian Cuvillier (op. cité) dégage le sens pour le lecteur de cette finale courte : *Cette absence de récit d'apparition signifie, pour le lecteur, absence du Ressuscité. Seuls lui restent la contemplation/confrontation avec le Crucifié (15,39) et le parcours chaotique des disciples. Seul lui reste un évangile de Marc dans lequel Dieu se donne à connaître dans son contraire. Cela, il peut sans doute le concevoir théoriquement (comme nous avons essayé de le faire), mais s'il l'écoute (au sens que ce terme recouvre en Mc 4), lui aussi, comme les disciples, sera contesté dans son savoir sur Dieu. S'il se met à la suite du Christ, il découvrira que le mystère du Règne reste toujours mystère (au chapitre 4, l'explication du "mystère du Règne" ne cesse à aucun moment d'être donnée au moyen de métaphores et de paraboles) et toujours contestation de sa compréhension de Dieu. Cette révélation, offerte au disciple/lecteur, n'est ainsi jamais possession d'un savoir théologique. Autrement dit, elle est communication indirecte de l'Évangile qui se saisit dans l'instant de l'écoute, mais qui est toujours à nouveau à redécouvrir. Elle provoque en celui qui la reçoit, dans le même temps, une contestation*

de ses savoirs ou de ses prétentions au savoir, et une mise en mouvement vers le prédicateur du Règne. Le disciple/lecteur n'a donc jamais fini d'être confronté à la prédication de la Parole/parabole. Il en va de son existence même de vouloir l'écouter et de ne cesser de se laisser déplacer par elle. Le malheur pour lui serait de se croire détenteur d'un secret révélé à lui seul ou à son groupe et dont il pourrait disposer à sa guise. Le disciple/lecteur doit son "salut" au seul fait que, sans cesse, tels les disciples de l'évangile (cf. 1, 16-20 et 16, 7), il est appelé à suivre l'homme de Galilée pour écouter et écouter encore sa Parole. Et cela même s'il ne peut la comprendre pleinement et s'il ne peut le suivre jusqu'au bout !

Déchirures en tous genres

Il est un autre motif littéraire qui parcourt l'Évangile et qui consonne avec ce caractère surprenant de la Révélation. Vous avez sans doute remarqué que deux déchirures scandent le récit de Marc. L'une au début, lors de l'épisode du baptême : les cieux se déchirent. Depuis le dernier prophète, Dieu se tait. L'image signifie donc qu'une communication a lieu, une communion se produit entre le ciel et la terre, entre Dieu et les hommes (en Isaïe 63, 19 on trouve une sorte d'invocation : *Ah ! Si tu déchirais les cieux si tu descendais...*). De même, au moment de la mort du Christ : (chap. 15) [38]*Le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas*. Ce rideau est hautement symbolique : il résume le système politico-religieux, système d'exclusion qu'était devenue la religion juive (cf. les différents espaces du temple, en particulier le Saint des Saints, isolé par le rideau, où seul le grand prêtre pouvait pénétrer une fois l'an). C'est ce système qui a détruit Jésus, mais, par sa mort, Jésus détruit ce système, le vide de sa substance. Désormais l'accès à Dieu est libre pour tous. Jésus l'avait annoncé en chassant les vendeurs du Temple : *Ma maison sera une maison de prière pour tous les peuples*.

> *Ainsi sommes-nous conviés à perpétuellement être en route*

Le récit de Marc est plein de déchirures, de fractures, de scandales : c'est que la Bonne Nouvelle est tellement inouïe, inattendue, qu'elle ne peut que mettre à mal les anciens schémas, faire craquer les anciens cadres pour parvenir à être perçue. En 2, 18-22, Jésus donne une justification parabolique de la déchirure et de l'éclat : l'étoffe neuve déchire l'ancienne, le vin nouveau fait crever les vieilles outres de cuir, et les normes de la vie quotidienne sont bousculées les jours de noces. Quelle leçon pour nous encore, Dieu est toujours surprenant pour nos propres représentations, fussent-elles élaborées au cours de toute une vie !

> *La Bonne Nouvelle est tellement inouïe, inattendue, qu'elle ne peut que mettre à mal les anciens schémas*

L'homme qui marche

Le poète Christian Bobin avait ainsi baptisé un petit livre évoquant le marcheur de Galilée. *Il marche, dit-il de Jésus. Sans arrêt il marche... Tout ce qui peut être dit sur cet homme est en retard sur lui.* (*L'homme qui marche*, Christian Bobin, coll. Le temps qu'il fait, 1995).

Permettez-moi de reprendre cette image pour terminer cette évocation de Marc. On ne peut qu'être frappé à la lecture de cet Évangile du mouvement perpétuel qui l'anime : la tournure "et aussitôt" est employée quarante-deux fois et donne un tour particulièrement haletant au récit. Certes, il y a l'urgence de la Bonne Nouvelle : au chapitre 1 par exemple, on lit [37]*et, quand ils l'eurent trouvé, ils lui dirent : Tous te cherchent.* [38]*Il leur répondit : Allons ailleurs, dans les bourgades voisines, afin que j'y prêche aussi ; car c'est pour cela que je suis sorti*.

Ce mouvement perpétuel peut être lu autrement : on ne met pas la main sur Dieu. Dès qu'on pense l'avoir saisi, il nous échappe. Ainsi sommes-nous conviés à perpétuellement être en route, l'entrevoyant sur nos chemins, jusqu'à la béatitude finale...

La modernité de Marc éclate donc dans cette théologie de la fragilité illustrée tant au niveau de la construction du récit que de nombreux thèmes mis en œuvre dans une subtile cohérence.

Bernard Caillierez

Naissance d'une opinion publique catholique ?

L'année 2009 a bien secoué les catholiques de France. Entre le désarroi et la colère, nombreux parmi nous se sont interrogés, pas seulement de simples baptisés, mais aussi des prêtres et des évêques ! Que se passe-t-il dans notre Église ? De quoi sommes-nous témoins par notre baptême ? D'une loi qui fait abstraction de l'humain ou de la passion miséricordieuse de Jésus-Christ pour ses frères en humanité ? Comment les décisions sont-elles prises ? N'est-il pas possible de communiquer avec les médias autrement que sur le mode de la provocation ? On pourrait formuler encore d'autres questions !

Les choses en sont-elles restées à la seule expression de l'émotion et de l'indignation au moment de l'évènement ? Ou quelque chose de neuf tente-t-il de venir au jour ? Il semble bien qu'une prise de conscience de nombreux chrétiens donne peu à peu corps à ce qui peut devenir vraiment une opinion publique catholique... si nous nous décidons à faire entendre notre voix.

Rappelons d'abord les faits. Le premier scandale fut la levée de l'excommunication des quatre évêques lefebvristes. Nos évêques n'avaient même pas été consultés et ont été mis devant le fait accompli. Dans le même temps, Mgr Williamson défendait des propos négationnistes scandaleux qui ont ému bien au delà des chrétiens, évidemment.

Le deuxième scandale est survenu peu après, en mars 2009 : le cardinal de Recife excommunie la mère d'une enfant de 9 ans qui venait d'avorter sur décision médicale. Cette enfant était enceinte après avoir été violée par son beau père...

Le troisième fait concerne la communication désastreuse de Benoît XVI concernant l'emploi du préservatif lors de son voyage en Afrique.

Mais tout cela avait eu un précédent, moins dramatique certes mais bien significatif ! Mgr Vingt-Trois, invité le 6 novembre 2008 à l'émission **Face aux chrétiens**, coproduite par *Radio Notre-Dame*, *RCF* et *La Croix*, avait fait de l'humour de façon fort déplacée en répondant ainsi à une question : "Ce qui est plus difficile c'est d'avoir des femmes qui soient formées, le tout ce n'est pas d'avoir une jupe, c'est d'avoir quelque chose dans la tête". Des théologiennes de Lyon lui ont adressé une lettre signifiant leur scandale d'un tel propos. Et une quinzaine de femmes se sont réunies dans le **"Comité de la jupe"** créé par Anne Soupa et Christine Pedotti fin 2008. Ce comité a attaqué le Cardinal devant le tribunal ecclésiastique de Paris au nom du Canon 208 du Droit Canon de l'Église qui reconnaît l'égalité de tous les fidèles en raison du sacerdoce baptismal. Mgr Vingt-Trois s'est excusé de cette parole qui n'exprimait pas le fond de sa pensée. Le comité de la Jupe a retiré sa plainte mais continue d'exister, sensible à la non reconnaissance des femmes dans l'Église. Le comité s'engage *"pour une Église Prophétique ouverte à tous , sans discrimination de sexe ou d'état de vie"*. Il s'est constitué en association indépendante. Hommes et femmes qui le désirent y participent. On peut accéder à son site sur internet : www.comitédelajupe.fr

Ce comité a créé "**La Conférence Catholique des Baptisé-e-s de France**" qui se donne trois objectifs :

1. Susciter la conscience des baptisé-e-s.
2. Mettre chacun en situation d'inventer l'Église de demain.
3. Habiter la maison Église et contribuer à la faire vivre.

Cette conférence veut être un espace d'*accueil* qui développe une empathie avec la vie des hommes et des femmes de ce temps ; mais également un lieu de *communion* où se pratique véritablement l'écoute. Enfin elle se veut lieu d'*espérance*. Elle désire s'inscrire dans l'Église et s'est présentée aux évêques dans ce sens. Elle ne se présente pas comme revendicatrice. Des rencontres ont commencé dans plusieurs villes de France. Le thème de ces rencontres est décidé par les participants. Le site de La CCBF est : www.conferencedesbaptisesdefrance.fr

Dans le même temps le **groupe des 40** s'est créé, informel pour l'instant. Certains de ses participants, comme Jean Delumeau, se sont rendus aux rencontres de la Conférence des baptisé-e-s. Il s'inscrit dans la même dynamique. Voici des extraits de la lettre que certains d'entre nous ont reçu par l'un ou l'autre des signataires qui avaient pour mission de la diffuser à ses relations.

"Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique". Cette phrase de l'Évangile de Jean est révolutionnaire pour la communauté des chrétiens.

Il y a bientôt cinquante ans, le concile Vatican II a pris cette phrase au sérieux en initiant une transformation profonde dans la façon dont

l'Église catholique veut s'adresser au monde et participer à sa destinée… Transformation à peine amorcée !…

C'est dans cet élan de Vatican II pour reprendre l'expression de Paul VI que "l'Église se fait conversation avec la société, de laquelle elle se reconnaît intimement solidaire".

Comment faire en sorte que le témoignage des chrétiens ouvre le dialogue sans être perçu en position de surplomb ? Quels changements favoriser pour que les communautés chrétiennes soient vraiment porteuses d'humanité ? Comment l'Église peut-elle "se faire conversation avec la société" ?

Autant de questions que nous nous sommes partagées au sein d'un groupe d'amis et auxquelles nous voudrions vous associer.

Parmi les questions qui vous tiennent le plus à cœur pour l'avenir de l'humanité et sur lesquelles vous seriez prêts à vous battre, quelles sont celles que vous désigneriez en priorité ?

En quoi l'Évangile, la Parole de Jésus éclairent-ils ces questions et peuvent-ils apporter un souffle, une force pour l'avenir ? Avez-vous aussi d'autres sources ?

Pour vivre ce souffle et cet espérance, qu'est-ce qui vous semble faire difficulté aujourd'hui au sein de l'Église catholique ? Quelles seraient vos attentes et vos propositions ?

Le groupe des 40[1] devrait partager une nouvelle lettre riche des réponses déjà reçues autour de Pâques 2010. Vous connaissez peut-être l'une ou l'autre de ces personnes à laquelle apporter la contribution de votre réflexion. N'hésitez pas à leur envoyer votre copie !

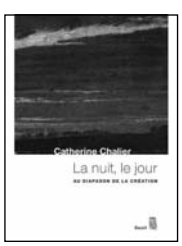
Autrement envoyez-là à CdEP, sur le Forum !

M. F. Tinel

1/ Ce groupe est composé de :
Guy Aurenche – Jean-Marc Aveline – Jean Bauwin – Nicolas de Bremond d'Ars – Jean Delumeau –Marie Derain – Dominique Fontaine – Patrick Gerault- André Gouzes- Jean-Claude Guillebaud-Jean-Claude et Marie-Thérèse Koenig- Olivier Le Gendre- Henri Madelin-Joseph Maila – Annick Mallet – Véronique Margron – Inès Minin – Hadwig Müller – Mgr Jacques Noyer – Françoise Parmentier – Jean-Claude Petit – Jean-Marie Ploux – Claude et Monique Popin – Hélène et Jean Rabeyrin – Jean Rigal - Gabriel Ringlet – Mgr Albert Rouet – Isabelle Sauvage – Aimé et Micheline Savard -Bernard Stéphan – André Talbot – Gérard Testard – Catherine Thieuw – Patrick Tyteca - André Vauchez – Denis Vienot – Hyacinthe Vulliez – Alexandra Yannicopoulos Boulet -

Confrontations (Association des Intellectuels Catholiques, présidée par Jean-Louis Piednoir), lance un grand chantier sur les mutations culturelles et le devenir de l'Église catholique en France. Le C.A. de janvier a admis le principe d'une participation de CdEP à cette réflexion. Pour plus de détail, consultez le site cdep-asso.org.

"La Nuit, le Jour, au diapason de la création"[1]



Face à la montée de la science qui a contribué au désenchantement du monde, les textes qui présentent les grands mythes de l'humanité sur les origines ont-ils encore quelque chose à nous dire aujourd'hui ? Ou faut-il les regarder uniquement comme des textes du passé, des textes dépassés ? En d'autres termes la pensée symbolique a-t-elle encore droit de cité ?

Sur cette grande question Catherine Chalier, spécialiste du judaïsme, apporte sa réflexion de philosophe et la met au service de sa méditation de la Bible, méditation appuyée sur la sagesse juive qu'elle fait découvrir au lecteur.

Elle interroge la Bible sur la création du jour et de la nuit, sur leur fragilité face aux ténèbres, sur notre capacité à veiller et à "croire encore à la bonté et à la joie malgré l'absence de forces qui les défendent". Elle se met également à l'écoute d'œuvres picturales et d'œuvres littéraires qui sont autant de traces de "pensées portées par des subjectivités de chair et de sang". Entre la tentation de supprimer la nuit et de jouir de sa destruction dans un désir de transparence totale, et la tentation de se perdre dans ses ténèbres Catherine Chalier invite à entendre la Parole qui appelle dans la nuit, à être des veilleurs qui n'abandonnent pas la nuit aux ténèbres, à vivre la compassion, à reconnaître le visage de l'autre "ce qui donne à voir l'invisibilité de la nuit".

Accueillir "l'alliance" de la nuit et du jour n'est-ce pas finalement accueillir la finitude humaine et chercher ce Dieu qui se cache pour ne pas nous brûler de sa lumière ?

Marie-Françoise Tinel

1/ Catherine Chalier, Seuil, 2009, 250 p., 18 €

Chrétiens dans une société en crise et dans un monde de mobilité, pouvons-nous encore servir un idéal assez fort pour orienter toute une vie d'engagement, à l'image de figures marquantes qui nous ont précédés ? Ou faut-il accepter de le voir prendre forme en de plus humbles causes, en de multiples combats, à une échelle plus modeste et dans un souffle plus court ? Quels que soient nos choix, savons-nous les éclairer par les Évangiles ? Avons-nous conscience d'y engager pleinement notre responsabilité ?

Mobilités

Je suis d'une génération de nomades.

Mes grands-parents étaient des paysans qui ont vécu toute leur vie dans le même petit village. Les deux familles habitaient à quelques kilomètres l'une de l'autre, leur périmètre de vie était leur commune de quelques centaines d'habitants. Ils ont, à ma connaissance, vécu toute leur vie adulte dans la même maison, qu'ils ont léguée à un de leurs enfants. Plusieurs mariages ont associé les deux familles : trois enfants de l'une se sont mariés avec trois enfants de l'autre.

La génération d'après, celle de mes parents et de mes oncles et tantes, a commencé à bouger un peu. Mon père est le premier qui est "monté à la ville" pour y étudier et y travailler. Parmi ses frères et sœurs, certains sont restés dans leur village d'origine et ont pris la suite de leurs parents, d'autres ont essaimé dans les communes environnantes. Ils ont en général peu déménagé et vivent encore tous dans un rayon d'une cinquantaine de kilomètres autour de leur maison natale, c'est-à-dire en gros à l'échelle du département.

J'ai été la première de ma génération à "monter à Paris" pour une partie de mes études. Certains de mes frères et de mes cousins et cousines y ont également passé quelques années, ils sont désormais installés un peu partout dans le pays (y compris en Dom-Tom) où ils occupent divers métiers. J'ai moi-même habité dans cinq grandes villes françaises différentes, déménagé une dizaine de fois et je n'exclus pas de changer encore de point d'ancrage d'ici quelques années. Pas pour me "rapprocher" des lieux de mon enfance : non, au contraire, j'aime changer d'environnement, je suis plus attirée par les endroits que je ne connais pas encore que par ceux où j'ai déjà vécu, j'ai des amis un peu partout dans le pays. Ce n'est pas toujours facile à expliquer aux membres plus âgés de ma famille.

Photo Eugène Favreau

Cette bougeotte croissante est à la fois une question de génération et de mobilité sociale. Le fait d'être fonctionnaire de l'Éducation Nationale, recruté sur concours national, y contribue aussi certainement. Les nomades en mon genre ne manquent pas parmi les enseignants. On peut en voir un des symptômes dans les multiples histoires de "couples TGV", ces fonctionnaires ou employés en quête de regroupement familial, qui n'arrivent souvent à avoir de vie commune que pendant les week-ends. Il y en a aussi beaucoup dans l'enseignement supérieur, et je connais même plusieurs cas de couples d'universitaires "multinationaux", où chacun est en poste dans un pays différent. Eux ne se voient que pendant les vacances, et encore...

Dans ma famille, il faut aussi s'attendre à ce que ceux qui sont encore actuellement des enfants ne se limitent plus aux frontières nationales. Ce changement d'échelle intervenu à chaque passage de génération est sans doute exemplaire de ce qui est arrivé à pas mal d'autres familles. Il y a bien sûr des généalogies moins linéaires, où les déménagements et les migrations ont joué un rôle important bien plus tôt que dans mon cas particulier. Mais la tendance est générale : la mondialisation n'est pas qu'une question d'économie abstraite, elle concerne chacun d'entre nous, que ce soit pour les parcours professionnels, les lieux de vie ou les choix matrimoniaux. Nous sommes peut-être tous des immigrés, ou nous le deviendrons tous de plus en plus.

Isabelle Tellier
Orléans

Artisan de Paix

Albert Samuel nous a quittés le 22 juillet 2009.

Instituteur, professeur puis principal de collège de l'enseignement public, il fut un collaborateur fidèle des revues des Équipes Enseignantes. La laïcité fut pour lui, historien de formation, non seulement un objet d'étude mais une forte conviction. Jusqu'à la fin de sa vie, il a participé à ce débat contemporain, persuadé que la laïcité est garante de la démocratie, et exigence pour la Paix. Tout au long de sa vie Albert a été un Artisan de Paix, dans sa vie quotidienne et professionnelle, comme à travers ses engagements au Mouvement de la Paix, à Pax Christi, à la Chronique Sociale de Lyon.

Voici un extrait de l'un de ses livres : ABC, d'une vie[1].

Paix - Paix - Paix

Depuis l'enfance, j'ai voulu être "artisan de paix"[2]. J'ai cru parfois contribuer à l'établissement ou au rétablissement de la paix ; et je ne puis compter les tracts, les articles, les allocutions, les conférences, les réunions que j'ai consacrés à la paix... Presque toujours à contre-courant... Ai-je pourtant été l'homme de paix que je souhaitais devenir ? J'en doute souvent. [...]

J'ai toujours détesté les querelles des autres. La vue d'une altercation, d'une dispute entre adultes ou camarades me faisait souffrir.

Si, très tôt je crois, j'ai aimé les discussions où l'on essaie de séduire, d'argumenter et de convaincre, très tôt aussi, j'ai tenté de jouer les arbitres, les conciliateurs dans les conflits auxquels j'assistais. Satisfaction de jouer du seul pouvoir qui était le mien : celui de la parole ? Contentement de maîtriser ainsi qui était plus fort que moi ? Plaisir subtil d'être le metteur en scène secret d'un dénouement dont les spectateurs ne voyaient que les apparences ? [...]

Beaucoup plus tard, 1968 me redonna l'occasion de reprendre cette fonction de médiateur. Le mécontentement des élèves, leurs revendications, les griefs des collègues dirigés contre l'autoritarisme du directeur, je sus les canaliser vers des réclamations plus générales sur le partage de l'autorité, un nouveau règlement et des moyens accrus. Tout au long de ce mois de grève votée à l'unanimité, je me partageai entre les assemblées d'élèves et les réunions de professeurs...

Avec l'aide précieuse d'un collègue, nous rédigeâmes une sorte de charte acceptable, tant par les enragés et les extrémistes que par les réfractaires conservateurs et modérés. À la relire, près de vingt-cinq ans plus tard, alors que mijotent novations et rénovations de l'enseignement, elle n'est pas démodée, au contraire... Mais autant en emporta le vent de la rentrée : certains des profs qui l'avaient signée l'ignorèrent superbement et vilainement. Ceci est une autre histoire... Une histoire qui se reproduisit avec beaucoup moins de succès en 1976, lorsque je fus choisi comme directeur à la fois par les ex-soixante-huitards qui me considéraient comme l'un des leurs, et par les traditionalistes qui m'estimaient raisonnable... Faut-il l'avouer : je n'ai satisfait ni les uns ni les autres. Je me suis épuisé en vain à tenter de maintenir l'équilibre, je n'ai pu empêcher l'affrontement, physique parfois, entre les deux camps ; et je ne suis sorti du combat que par... la retraite, aux deux sens du mot ; meurtri et malheureux. Un directeur, sans doute, n'est pas un arbitre.

> *Un directeur, sans doute, n'est pas un arbitre*

À la "Chronique Sociale"[3] aussi, il m'arriva de trouver les compromis nécessaires à un accord entre les tendances "progressistes", voire marxisantes, des uns, et l'attachement des anciens à la "doctrine sociale" de l'Église, ou même à la démocratie chrétienne. J'y parvins assez bien jusqu'au jour de 1974 où je pris clairement parti contre la candidature de Giscard d'Estaing. [...]

Je connus les mêmes différends, plus ou moins profonds, dans tous les mouvements auxquels j'ai participé : Équipes enseignantes, Mouvement de la paix, Pax Christi. Et, partout, je m'efforçai de rapprocher les points de vue opposés, de découvrir et de faire accepter un projet minimum commun... Je passais ainsi, tour à tour ou simultanément, pour un "homme du centre", un "Jésuite", un allié douteux ; estimé par les deux parties ou désapprouvé par l'une et l'autre. Gérard Léman parlait de moi comme d'un "socialiste" et d'un "pacifiste" dangereux ; des auditeurs de Radio-Fourvière

m'ont traité de "sous-marin soviétique", de "stipendié du KGB", puis, plus tard, pendant la guerre du Golfe, "d'antisémite" et "d'antiaméricain". Mais, en même temps, d'autres m'accusaient d'être "le cheval de Troie de l'Église"[4] "un complice des gaullistes", un "Juif", un "Judas", ou un "intellectuel petit-bourgeois".

Ces accusations contradictoires témoignent de la difficulté qu'on éprouve à s'efforcer de comprendre ce qu'il y a de justifié dans chacune des positions adverses. "Être pour la paix", c'est croire que toute la vérité n'est pas d'un côté, et l'erreur de l'autre. C'est reconnaître que le "Mal" est la chose du monde la mieux partagée. Loin de s'incarner tout entier chez l'ennemi, il existe aussi chez les défenseurs du "Bien". La paix commence par le refus du manichéisme. Personne n'est Satan. Vouloir la paix, c'est d'abord repousser la tentation de classer, de cataloguer les gens, de les réduire comme des têtes de Jivaros à un préjugé, de les emprisonner dans un stéréotype. [...]

Connaître, comprendre et faire comprendre, lancer des ponts, réconcilier : quelle tâche exaltante, mais ô combien exténuante ! C'est la tapisserie de Pénélope... à peine croit-on avoir renoué les fils du dialogue qu'une nouvelle chicane vient les emmêler...

Que de temps perdu en vaines tractations pour résoudre des problèmes qui ne sont soulevés que parce qu'il y a méfiance et désaccord entre les interlocuteurs ! Les incompatibilités d'humeur, des animosités irraisonnées, les préventions jouent dans toute négociation un rôle au moins aussi important que les divergences d'idées. [...]

Longtemps, la municipalité et les associations m'ont reconnu ces aptitudes d'arbitre impartial. Jusqu'en 1981, j'ai été choisi à l'unanimité pour animer les débats publics organisés à l'occasion des élections municipales, législatives ou présidentielles. Il fallait mesurer à chacun un égal temps de parole, répartir équitablement les questions et les réponses, réprimer approbations et vitupérations... J'apparaissais à tel point sans parti-pris que j'eus les félicitations des candidats RP, aussi bien que des communistes, des "verts" comme des "barristes". Ce n'est qu'en 1981 qu'un veto du Maire me bannit de ces joutes loyales. Depuis, d'ailleurs, il n'y a plus de telles réunions communes. Nous sommes entrés dans l'ère de l'unanimisme et de l'exclusion ! [...]

Plus sérieusement, je me construisis des convictions de non-violent. L'absurdité de la guerre au travers des récits de Papa, des bribes de lecture préparèrent le terrain. Toutefois, c'est à l'École Normale (EN) que je découvris les auteurs et les héros qui justifièrent ce qui allait être mon idéal, et l'un des axes de ma pensée et de mes engagements. [...]

Rejet de tous les pouvoirs menteurs et oppresseurs

À l'EN, le livre qui devint ma Bible provisoire, ce fut *Refus d'obéissance* de Giono. Cet appel à la désobéissance, à la fois par horreur des "horreurs de la guerre" et par un rejet de tous les pouvoirs menteurs et oppresseurs qui y conduisent, cet appel répondait parfaitement à mes sentiments d'alors...

Alors, c'était 1938, après Munich : une sorte de no man's land entre le soulagement d'avoir évité un cataclysme, et l'appréhension d'un autre qui menaçait. Et que nous étions quelques-uns à refuser obstinément. Je faisais miens les mots d'ordre de Giono : "Non à toutes les guerres ! Oui à toutes les paix".

Ils faisaient écho à cette leçon de mon père, quelques années plus tôt : "Mieux vaut vivre Allemand que mourir Français". Vivre ! Quand on a seize ans, que l'on vient "d'entrer dans la carrière" choisie, que l'on a envie d'aimer, de connaître le monde, c'est un absolu. Cet appétit de vie et de liberté, je l'avais découvert en même temps dans les *Nourritures terrestres* de Gide... Ébloui, je me sentais tenté et disponible pour toutes les aventures. Celle du refus de porter les armes me paraissait essentielle, prioritaire. On ne l'appelait pas encore : objection de conscience ou non-violence, mais lâcheté, trahison, désertion. [...]

Avec l'auteur de *Jean-Christophe*, je m'élevai "au-dessus de la mêlée". Je trouvai chez lui le clair écho de mes convictions confuses : "la foi dans l'unité de la raison" et de "la grande famille humaine" ; l'affirmation face au culte du héros guerrier, qu'il n'y a qu'un héroïsme au monde, "voir le monde tel qu'il est et... l'aimer". La méfiance envers "toute association d'hommes (qui) corrompt les idées pour lesquelles elle s'est assemblée" ; le refus de "la violence oppressive de la société" mais aussi "une violence adverse". Je fis mien pour toujours son credo dans la fraternité humaine : "l'homme est partout le même"... "La France est harmonie de races, ou elle n'est rien". Romain Rolland reflétait, et reflète encore, le meilleur de moi-même.

Ces croyances juvéniles s'incarnèrent dans le héros de Roger Martin du Gard : Jacques Thibaut. [...]

Longtemps, je me suis identifié à Jacques.

Les mêmes menaces de guerre rôdaient et montaient autour de nos dix-huit ans. Sempiternel bégaiement d'une histoire que les hommes pensent fatale ! [...]

La guerre fut pourtant déclarée. Je fus "contre". Avec la déraison entêtée de l'adolescence. Imitant Jacques Thibaut, je me lançai dans des combats dérisoires. Avec quelques camarades, nous commençâmes par refuser la distribution de masques à gaz, inutile et grotesque précaution pour nous faire accepter la guerre. Je refusai également la "préparation militaire". [...]

Puis survint la débâcle, l'exode et l'armistice de 1940... J'échappais définitivement au service guerrier, mais non à la guerre !

Lorsque j'en revins, fin avril 1945, ce fut avec la conviction justifiée, renforcée, que la guerre était le crime suprême, le plus absurde et le plus impardonnable. Avec la ferme résolution de tout faire pour empêcher son retour. Survivant du massacre, je me sentais le devoir de résister de toutes mes forces à sa répétition. Ce combat contre les hécatombes programmées pouvait seul justifier la vie qui m'avait été laissée.

Je voulais réaliser ce que mon père et les anciens "poilus" n'avaient pu faire entre les deux guerres. Ils étaient pourtant revenus en criant "plus jamais ça". Ils avaient appelé à la fraternisation et au désarmement : ils avaient espéré dans la "Société des Nations" et l'avaient soutenue... Et puis l'avait emporté "le vent mauvais" des vieux griefs, des rancunes mal éteintes et, soudain rallumées, du nationalisme contagieux... Ils s'étaient résignés à "remettre ça", une dernière fois, contre le "Boche" renaissant...

J'en avais voulu à mon père et à ceux de sa génération de leur échec, de leur trop facile abdication devant "l'inévitable". Certes, je comprenais, après expérience, leur lassitude, leur soumission fataliste. Mais je me promettais de faire mieux, d'être plus efficace, plus combatif, plus obstiné... De ne pas me faire "récupérer" - comme ils l'avaient souvent été - par les propagandes mensongères, les politiciens ambitieux, les nationalismes toujours présents. Réussir, enfin, à "faire la paix", après avoir apparemment "gagné la guerre", je le devais à mes futurs enfants, à la génération à naître. De toutes mes forces, je voulais que mon fils ne fût jamais exposé à trembler sous le vrombissement des bombardiers et le fracas des explosions et des incendies. [...]

Réussir enfin à "faire la paix"

Mes enfants, mes proches n'ont sans doute jamais bien compris mon entêtement à "militer" pour la paix, à participer à tant et tant de réunions, de colloques, de congrès, de débats, de meetings, de manifestations... À quoi servent toutes ces "parlotes" ? [...]

Nos pétitions, nos manifestations, nos articles n'ont sans doute pas été inutiles pour avancer - trop peu, mais un peu quand même - la fin de la guerre d'Indochine, de celles du Vietnam et d'Algérie.

En tout cas, nous avons eu au moins le mérite d'avoir raison avant l'heure, en proclamant inéluctables : la décolonisation, l'indépendance algérienne, la réunification des deux Allemagnes, la fin de l'empire soviétique ou de l'apartheid, la paix au Proche-Orient.

On énonce aujourd'hui comme des évidences ce qu'on nous reprochait naguère comme des trahisons ou, du moins, de dangereuses illusions. Nous que l'on disait "prophètes de malheur" parce que nous osions annoncer et dénoncer les erreurs de nos dirigeants, nous avons prédit la fin de beaucoup d'injustes infortunes.

C'est notre "idéalisme" que les réalités ont fait triompher face au réalisme des gens sérieux. Ceux qui ne voient pas plus loin que le bout de leurs petites certitudes. Ceux qui croient au réel plus qu'à la vérité !

Albert Samuel

1/ ABC d'une vie – *Albert Samuel, ed. des Traboules – Lyon, 2003, 202 p. 15 €*

2/ Artisan de paix : c'est le titre qui a été donné à une revue de Pax Christi. La dénomination est préférable à celle du "Mouvement de la paix" dans les années 50 : "combattants de la paix", puis "militants de la paix". Artisan suppose un apprentissage, une compétence, une création, un art.

3/ La Chronique Sociale est à la fois un organisme de formation et de recherche et une maison d'édition. Fondée à Lyon en 1892, elle s'est préoccupée dès ses origines de sensibiliser aux évolutions de la société et de suggérer une organisation de la vie collective, plus solidaire et plus respectueuse des personnes. Actuellement, les éditions de la Chronique Sociale publient des ouvrages et des jeux pédagogiques qui contribuent à mettre en œuvre ces orientations.

4/ C'est ainsi que nous fûmes qualifiés par le SNI (Syndicat National des Instituteurs) quand il exclut les "paroissiens universitaires".

Quelle fidélité !

Lignes de Crêtes : À la réunion de novembre dernier, voici ce que tu avais dit

Jacqueline Lefèvre : Est-ce que je ne suis pas en train de me figer, et qu'il n'y ait rien qui me fasse avancer ?

Pour des raisons financières, on recherche des assurances, des mutuelles moins chères. Il y a donc ainsi des fidélités qu'on est prêts à lâcher, comme la MAIF, la MGEN.

À la sortie de l'École Normale, on rentrait automatiquement dans de tels engagements, en début de carrière : SNI, MAIF. Cela allait avec l'esprit de corps.

Abandonner tout cela petit à petit me fait drôle. Je me sens un peu "toute nue".

Je n'ai pas non plus repris ma carte au PS, alors que je l'avais depuis 1976. Mitterrand, Rocard étaient des gens qui me touchaient, avaient de l'influence sur moi, me donnaient des orientations de vie. Si plus rien ne semble faire autorité sur moi comme avant, ne suis-je pas alors perméable à quelque chose de plus implicite ? À quoi dans ce cas ? Il vaudrait mieux en être conscient.

LdC : Tu as quand même assuré deux mandats municipaux jusqu'à récemment. Tu as aussi mentionné le fait de participer à des pétitions informatiques. Tu consacres volontairement beaucoup de temps à ta vie de famille, aux nombreux petits-enfants. Tu as participé au groupe de lecture de l'Évangile de ta paroisse.

Et récemment, tu as logé pendant deux mois un petit enfant africain de cinq ans pris en charge pour une chirurgie cardiaque. Tout ceci n'est pas rien !

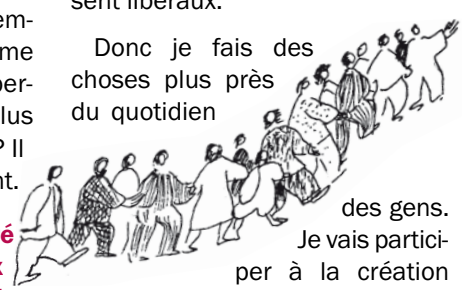
Où en est ta réflexion maintenant ?

J L : En fait, je n'ai lâché ni la MAIF ni la MGEN. Mais j'ai abandonné le PS, la FEN, et cela, c'est un gros deuil.

Je suis toujours présente, en plus des engagements déjà cités, au Conseil d'Administration de l'Association de prévention de ma ville. Il y a une quinzaine de salariés. Et les éducateurs de rue font le compte-rendu de leur activité, c'est très intéressant.

Je continue aussi, bien sûr, le groupe d'écoute et de soutien par téléphone. Le groupe de parole qui se retrouve toutes les trois semaines pour bien assurer cette tâche est important.

Mais ce n'est plus du militantisme sur un éventuel changement de société. Là-dessus, j'ai le sentiment d'avoir baissé les bras. **On est en peine d'utopie**... Au PS, de plus en plus de gens se disent libéraux.



Donc je fais des choses plus près du quotidien des gens. Je vais participer à la création d'une épicerie sociale. Pour moi, c'est lié à la pauvreté. Les gens seraient portés sur un projet de six mois, le temps de pouvoir se remettre à flot.

C'est une façon de me rattraper aux branches. Mais c'est essentiellement colmater, je le vis comme une démission sur un projet de société. Il me manque de ne pas avoir une utopie qui m'élève un peu la pensée. Espérer quelque chose de plus que "plus de fric".

LdC : La participation aux festivals de cinéma est aussi un investissement important maintenant...

J L : Oui, le culturel, c'est nécessaire. Et à propos de cinéma, là, tout d'un coup, j'apprends que la municipalité va ouvrir un ciné-club. Cela fait 10 ans que je demandais des séances de ciné ! Ce qui est important, c'est l'échange à propos du film. Cela m'a fait plaisir, alors que pendant longtemps j'avais ramé toute seule !

Et voici un deuxième projet où je me sentais seule, et qui aboutit une fois que j'ai arrêté le conseil municipal : un dossier sur l'accueil de personnes en situation de précarité. Il y a en permanence entre 3 à 70 SDF dans la commune. Pour moi, c'était une façon de mieux vivre dans la ville. Cela a mûri dans les têtes. Je me suis sentie reconnue après coup dans ce que je défendais. Et je suis contente parce que, dans les réunions actuelles, je ne suis certes plus une élue mais j'ai pu rappeler l'esprit du dossier de départ d'il y a dix ans pour éviter que certains ne s'accaparent les dossiers. Car c'est affreux, le besoin rampant de pouvoir : "ceux-ci sont mes pauvres !", comme si les autres ne faisaient pas leur boulot !

Voilà des graines qu'on sème.

Je reste dans le caritatif. Il y a quand même un minimum de projet de société derrière ! Que les gens restent debout et qu'ils gardent leur intégrité. Mais que reste-t-il du collectif ? C'est dur de passer du collectif à l'individuel. Il y a toujours une fidélité personnelle, et c'est très important, mais avec combien de renoncements !

Jacqueline Lefèvre
Propos recueillis par
Mireille Nicault
Indre-et-Loire

En ces temps de crises, comment faire des choix là où nous vivons ?

Ce thème du choix a fait l'objet de la rencontre de mars 2009 à Marseille pour la région Provence. La journée a commencé par une intervention de Patrick de Fleurian, prêtre du diocèse d'Aix. Cette interventiona été suivie d'un travail en carrefour et d'une célébration.

En quoi les textes de l'Église nous éclairent-ils ?

Placé devant un choix à faire, l'homme est invité à suivre sa conscience morale et à l'éclairer : écoute de la Parole et utilisation de la raison (Vatican II, Gaudium et Spes).

Nous sommes devant de nouveaux murs, quel sens ont nos choix ?

Patrick nous montre que les 10 paroles, les 10 commandements confiés à Moïse se lisent dans la perspective de la sortie d'Égypte, de la libération du peuple, d'un Salut. Ils visent plus d'universel : *"Je serai leur Dieu, ils seront mon peuple"*.

Quand nous examinons un choix, il nous fait distinguer trois éléments : le singulier, le particulier et l'universel. Le singulier m'implique, le particulier se réalise dans des situations concrètes qui sont essentielles et l'universel indique un chemin.

Les décisions que nous prenons pour nous libérer de nos emprisonnements vont-elles vers plus de justice sociale, plus de respect de l'autre, plus de Salut ?

On peut toujours exprimer en termes simplement humains la raison et les contenus de nos choix.

"C'est parce que je crois que Dieu est venu sauver l'homme en son fils Jésus et qu'il a assumé pleinement l'humanité en toutes choses excepté le péché que je pense que tout ce qui se commande au nom de la foi chrétienne doit pouvoir se justifier au nom de la vérité de l'homme... Mais inversement, parce que nous sommes originés en Dieu, faits pour Dieu et soutenus dans l'existence et sauvés par Dieu, je pense que tout ce qui se commande au nom de la vérité de l'homme doit pouvoir se justifier au nom de la vérité de la foi chrétienne. Et donc la foi chrétienne me permet de regarder avec un œil critique certaines compréhensions qu'a l'homme d'aujourd'hui de ce que doit être sa vie".[1]

Pour nous aujourd'hui, quelle **signification** donner à nos choix ? Comment en parlons-nous ?

Dans quelle **direction** nous conduisent-ils ? Quelles **réalisations** apportent-ils : comment chaque personne, ou groupe (voire la société) se construit-il grâce à ces choix ?

Tout choix porte en lui une part de lumière et une part de ténèbres. C'est une invitation à rester humble.

"Quand j'ai fait un choix, je me demande souvent : quelle image de Dieu ai-je privilégiée ? En effet, on a toujours la morale correspondant à une certaine image de Dieu. Si je me réfère à un Dieu d'abord législateur, j'aurai une morale trop légaliste. Si j'ai un Dieu aux contours flous comme ceux d'une nuée, je risque d'avoir une morale perverse par manque d'appel à la loi. Il faut donc toujours s'interroger sur l'image de la Trinité que l'on utilise dans le discernement. Ai-je donné toute sa place au Père, dont je me reçois comme d'une origine première et qui est le but de ma vie ? Ai-je donné suffisamment de place au Fils de Dieu fait chair en Jésus de Nazareth, qui assume les ambiguïtés et les contradictions du réel pour les évangéliser et les transfigurer ? Enfin, ai-je donné suffisamment de place à l'Esprit, source d'une authentique autonomie, car "là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté" (2Co 3, 17) ?".[2]

Prenons au sérieux aujourd'hui les récits-paraboles de l'Évangile : dans la parabole de l'enfant prodigue comme dans beaucoup d'autres, on ne nous dit pas ce que vont faire les acteurs, cela ne se termine pas par des prescriptions ; chacun de nous est invité à inscrire des actes.

La doctrine sociale de l'Eglise

Quant à la **doctrine sociale de l'Église**, il est important **de prendre du temps pour l'étudier**. Elle vise un humanisme intégral et solidaire. Elle s'appuie sur des principes :

- Le bien commun : il vise à la dignité des personnes, bien pour chacun et bien pour tous,

♦La destination universelle des biens, assortie de l'option préférentielle pour les pauvres,

♦Le principe de subsidiarité (prendre les décisions au bon niveau - c'est difficile surtout dans l'espace public),

♦La participation (la formulation par chacun de son avis est un devoir),

♦Le principe de la solidarité, synonyme souvent de charité,

♦Les valeurs fondamentales (liberté, égalité, justice...).

1/ Xavier Thévenot, Masses Ouvrières *n°439, p. 95*

2/ Xavier Thévenot, Une éthique au risque de l'Évangile, Entretiens avec Yves de Gentil-Baichis, *DDB/Cerf, p. 120-121)*

Travail en carrefours

La "vie sociale et familiale"

Quelques exemples de prise de décision dans sa vie :

Entrer bientôt dans une maison de retraite alors qu'on avait prévu de faire ce choix plus tard ; pour être dans un "foyer-logement" (places limitées), qu'emporter ? que donner ?

Comment faire les bons choix ? Des propositions : discuter avec des amis, mais aussi faire une liste du positif et du négatif (cette façon de faire doit-elle être systématique ?). En procédant ainsi on sera conforté dans sa décision, sinon on peut plus tard s'en vouloir d'avoir suivi des conseils.

Prendre un congé sans solde : après en avoir discuté avec des amis, après avoir prié.

Se marier à l'Église sans se donner le sacrement de mariage.

Remarque, méthodes :

♦Dans un choix il y a une part de saut dans l'inconnu.

♦Quand quelqu'un nous demande un avis, au lieu de lui répondre directement, l'inciter à se poser des questions.

♦Quand les conséquences de nos choix sont trop lourdes à porter, demander à être aidé.

♦Relire le livre de Job.

Quelques témoignages de vie :

♦Perte d'un fils il y a deux mois et demi : notre société évacue la mort ; avoir le goût de la vie chevillé au corps.

♦Accompagnement d'une petite-fille au chômage : comment feraient-ils si on n'était pas là pour les aider ?

♦Suicide de quelqu'un ayant pris sa mère âgée chez lui et n'ayant pas supporté la charge.

Choix sociaux :

♦Restreindre ses achats par solidarité.

♦Bien gérer ses ressources.

♦Économiser pour pouvoir aider en cas de besoin.

♦Économiser pour ne pas être à la charge de ses enfants quand on doit rentrer dans une maison de retraite.

♦Réfléchir et participer aux choix sociaux :

⇨dans le domaine de la santé,

⇨dans celui de la défense de l'environnement...

♦Réfléchir aux conséquences de nos choix d'achat sur les pays émergents ou en développement.

Nos attentes :

♦Nos choix en conscience sont parfois peu portés par la relation en Église.

♦Attente de pistes éclairantes du Magistère : souvent l'essentiel du message évangélique est oublié.

♦Le discours de l'Église n'est parfois pas adapté : par exemple dire en Afrique, "ayez des familles nombreuses", alors que c'est déjà le cas.

La "vie professionnelle"

Présentation des participants à ce carrefour : six personnes, trois actifs et trois retraités

♦Directrice d'école maternelle à la retraite actuellement DDEN (Délégués Départementaux de l'Éducation Nationale, lien entre les écoles et la mairie) et vie associative AGEEM (association générale des enseignants école maternelle).

♦Institutrice Retraitée ayant exercé en Algérie et dans le nord de la France, liens actuels avec le métier par sa nièce, jeune prof.

♦Directrice d'école primaire à la retraite, vie associative CCFD-Terre Soidaire et intervention auprès de l'école de la deuxième chance, il y a quelques semaines, dans un grand enthousiasme du côté des enseignants et des élèves qui ont présenté au partenaire péruvien, leur projet personnel !!!

♦Prof en Lycée Professionnel (LP) à La Viste (projet de jumelage de deux classes primo-arrivants et bac pro)

♦Prof en LP à la Pointe Rouge ; partenariat avec une école maternelle du quartier autour d'une activité "coussin" avec visite et travail multi-âges !

♦Institutrice en maternelle à la Roseraie Endoume quartier protégé ; partenariat avec l'IME (Institut Médico-Éducatif) des Tamaris pour ouvrir les enfants à la différence et accueil de deux enfants en grande difficulté sociale SESSAD (Service d'Éducation Spéciale et de Soins à Domicile) et AMO (action de la justice en milieu ouvert). Travail au niveau du CICA (Comité d'Initiatives et de Consultations d'Arrondissement) sur le quartier sur le thème de la mixité sociale.

Suite à ce tour de table nous avons essayé de **rechercher ce qui avait motivé ces choix**.

♦Permettre à des gens différents de se retrouver

♦Rencontre d'enfants et de jeunes de milieu socioculturels différents.

♦Accueillir la différence comme une richesse des deux côtés.

♦Se faire accueillir par d'autres.

Dans le monde actuel deux contradictions apparaissent :

♦Réformes sans concertation qui semblent dévaloriser les diplômes et où l'économie prend le pas sur la formation.

♦Regard des autres qui discrédite quelquefois le travail fait auprès des élèves.

Richesses pédagogiques à travers les projets évoqués.

L'équipe permet de rester solidaire !

Ce qui nous permet de garder nos choix évoqués plus haut :

♦Être reconnu : le regard de nos élèves, des collègues ...

♦Le regard positif porté sur chaque élève

♦Notre conscience, les valeurs auxquelles nous sommes attachés

♦Le regard bienveillant de **DIEU SUR NOUS**, les élèves et les autres collègues

Nous avons aussi évoqué les grandes souffrances que vivent certains élèves, et comment les accueillir dans la classe.

♦Se construire dans les épreuves, cela demande une formation spécifique pour l'accompagnement des élèves (la résilience).

♦ Auto formation

Nos choix et notre foi : la foi nous fait faire des choix

♦Être juste dans nos décisions, c'est parfois difficile.

♦Avoir l'humilité de dire "Je me suis trompé".

♦Reconnaître ses erreurs ouvre à la confiance.

♦Option préférentielle pour les pauvres.

♦Possibilité de repartir chaque matin avec un regard neuf.

♦Respect des enfants à la suite de Jésus qui n'est pas venu pour juger.

Photo Suzanne Cahen

La liberté

Choisir son portable, son ordinateur et son site, choisir ses vêtements et ses meubles, ou bien choisir son métier, choisir son compagnon ou sa compagne, choisir son député et choisir sa religion et pourquoi pas, choisir de se marier ? Ainsi aujourd'hui pensons-nous que tout peut se choisir. Mais qu'est-ce que véritablement choisir, n'y a-t-il point de limite et tout est-il équivalent ? et à quoi cette capacité humaine nous engage-t-elle ?

Quoi de plus grand que la liberté de choix ? Celle que Descartes appelle le libre arbitre et qui consiste en faire ou ne pas faire, vouloir ou ne pas vouloir. Mais il convient de bien discerner les motifs de l'action et de ne pas la confondre avec l'impulsivité. Comme l'écrit Bergson, elle repose sur la capacité d'attente et d'attention, de concentration et d'effort. Elle permet de ne pas en rester à une réaction aux stimulations présentes et de puiser dans la mémoire du passé pour projeter et vouloir une action réelle. Cette capacité de choix est vécue par chacun de nous comme un absolu qui fait de nous une origine, relative certes, mais irréductible à un déterminisme pur. Expérience vécue de la plénitude de l'instant où se joue la décision. Cette liberté portée par la conscience est ce qui donne sa dignité à l'homme. Elle se trouve au fondement des droits de l'homme et conditionne, si nous le voulons, le politique.

Mais dès que cette capacité, spécifiquement humaine, surgit dans sa plénitude affirmée et revendiquée, voilà qu'elle identifie, grâce à elle, des limites et des déterminismes qui l'enserrent de partout. Des limites, d'abord car

comme choix et la liberté comme responsabilité

nous devons hiérarchiser nos volontés et aussi renoncer pour choisir ; des limites aussi, car nous ne sommes pas seuls au monde. Ainsi la pluralité humaine invite à sortir de l'individualisme et ouvre sur la morale privée et sur la vie en commun dans les sphères économique, sociale et politique. Comment, dans ces différentes situations, vais-je traiter l'autre qui a une liberté égale à la mienne ? Mais notre capacité de liberté identifie également les différentes sortes de déterminismes qui lui font obstacle : déterminismes psychologiques qui nous rendent vulnérables aux manipulations de toutes sortes, déterminismes neuro-biologiques et déterminismes sociaux.

Grande est alors la tentation de dénoncer cette liberté de choix comme une illusion, selon la logique affective du tout ou rien : ne la possédant pas pour tout, j'y renonce avec suffisance ou par désillusion comme si elle n'était rien.

Or il faut de l'humilité et du courage pour entrer dans la logique de la liberté. Du courage pour s'engager dans la connaissance qui libère. Du courage pour résister à la tentation du renoncement, assumer notre grandeur et poser dans la durée des actes faisant sens pour l'homme. Prise de conscience douloureuse que la liberté n'est pas un acte magique.

Cette expérience de la réalité à travers les conditions qui font notre vie nous conduit à découvrir une autre dimension de la liberté. Les actes que nous posons ne sont pas sans conséquences dans la réalité. C'est pourquoi nous avons à en répondre les uns devant les autres. Nous sommes responsables de nos actes. L'actualité climatique donne aujourd'hui une illustration de cette dimension de la liberté. Mais le lieu originaire de cette responsabilité s'inscrit, si l'on en croit Levinas, dans l'appel que l'autre nous adresse par l'humanité de son visage. "Qu'as-tu fait de ton frère ?" demande Dieu à Caïn. Au cœur de la responsabilité se trouve le souci de la vie et de l'humanité de l'autre, et corrélativement le souci du discernement des conditions de vie qui le font exister et grandir. Responsabilité qui s'exerce non seulement dans la vie individuelle ou privée mais également dans la vie en commun. Il est certain que les professions de l'éducation permettent de prendre une conscience aiguë des conséquences des actes des adultes, sous toutes leur formes individuelles et collectives, sur les enfants et les adolescents. C'est au nom de cette responsabilité que nous devons nous interroger sur nos pratiques et sur nos représentations, que nous pouvons nous associer à d'autres pour nous faire entendre et contribuer à faire bouger les choses, car nous ne sommes pas responsables de l'autre tout seul, nous le sommes avec d'autres. La solidarité peut alors conforter le sens de la responsabilité. C'est sans doute ce sens de la responsabilité qui, courant novembre 2009, a fait que des enseignants ont choisi de refuser d'appliquer les directives ministérielles et ont revendiqué leurs actes malgré les sanctions, rompant le pacte qui lie le fonctionnaire à son employeur qu'est l'État.

La responsabilité invite à un discernement et à un engagement qui ouvrent sur l'anthropologie et sur le politique. En effet choisir en tenant compte des conséquences de nos actes suppose qu'on sache expliciter ce qui vaut la peine d'agir, ce qui fait l'homme plus humain et ce qui dans les circonstances de l'action doit être mis en avant, tant il est sûr qu'il n'y a pas de choix sans hiérarchie des actes.

La responsabilité donne sa gravité à la liberté de choix. Sans liberté de choix, pas de responsabilité. Sans responsabilité, pas de liberté partagée.

M.F. Tinel
Rhône
29 décembre 2009

La crise : inquiétudes et espoirs

Monsieur François Borella est docteur en droit et agrégé de droit public. Il est aujourd'hui professeur émérite de l'Université de Nancy 2, dont il a été également le président. Il exerce les fonctions de professeur à l'Institut d'Études Politiques de Paris.

Sa renommée est nationale et internationale, il est consulté par plusieurs instances européennes sur des problèmes juridiques délicats et il a exercé de nombreuses missions à l'étranger.

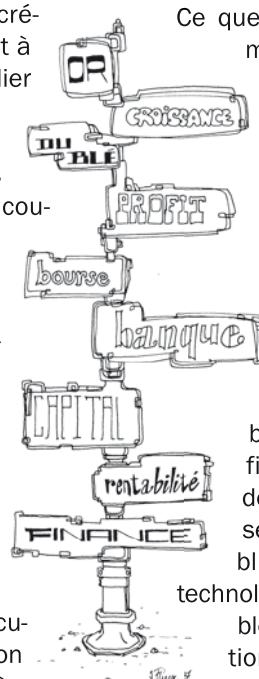
François Borella a participé à la Paroisse Universitaire de Nancy et, à ce titre, il a accepté, en mai 2009, de donner cette conférence comme ami des CdEP.

[...]

La crise actuelle débute en réalité en juillet 2007, aux États-Unis, par la faillite de deux fonds d'investissement et d'une banque d'affaires ; elle gagne la Grande-Bretagne en février 2008 par la faillite de la plus grande banque du pays ; en septembre, aux États-Unis, des deux plus importants organismes de refinancement des prêts hypothécaires, puis de la première banque du pays ; le premier assureur mondial est sauvé de la faillite par une aide massive de l'État fédéral. Le marché immobilier américain s'effondre. À ce moment, le risque dit systémique, c'est-à-dire l'effondrement de l'économie mondiale comme un château de cartes, conduit les États-Unis et les États européens à fournir aux banques des moyens financiers massifs pour garantir leur solvabilité [...], comme cela s'était produit lors de la crise de 1929.

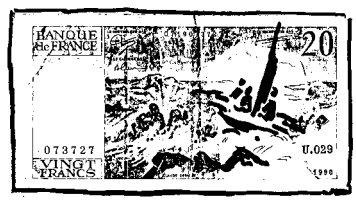
(...) Fin 2008, la crainte de l'effondrement du système bancaire est conjurée ; mais le nettoyage des "avoirs toxiques", c'est-à-dire des titres sans valeur détenus par les banques est loin d'être terminé. Les banques tendent à refuser des crédits aux particuliers et aux entreprises de l'économie dite réelle, celle qui produit les biens physiques et les services. La crise, de financière qu'elle était, devient économique (...). Le chômage repart à la hausse dans tous les pays. On estime que cette crise a fait fondre, au début de 2009, 25 000 milliards de dollars de capitalisations boursières, la moitié du Produit Intérieur Brut mondial. [...]

Quelles sont donc les causes de cette catastrophe financière, économique et sociale ? Les causes immédiates résultent du développement anarchique du crédit à la consommation et à l'investissement immobilier des ménages américains. Le taux d'épargne des ménages américains est faible ; la pratique courante est d'emprunter pour consommer, alors qu'en France le taux d'épargne est élevé et l'emprunt est réservé aux investissements lourds (immobilier, voiture). Il en résultait, disait-on, un bien plus fort dynamisme de l'économie américaine. Mais la masse énorme de ces prêts aux particuliers a entraîné la création de produits financiers très complexes, fondés sur des équations mathématiques obscures, qui ont été négociés dans le but d'en tirer un profit élevé et rapide. C'est ce qu'on appelle la "titrisation" ; ces titres ont été créés, achetés et vendus par des banques, des organismes financiers et des entreprises en dehors de tout contrôle et de toute réglementation nationale et internationale, grâce à la libre circulation des capitaux et aux paradis fiscaux. Lorsqu'il est apparu que de nombreux emprunteurs américains ne pourraient jamais rembourser, le système s'est effondré à une vitesse foudroyante. [...]



Ce que la crise a mis en lumière, c'est précisément le rôle irremplaçable des politiques publiques de protection sociale et de l'État interventionniste. Certes la conception française d'un État stratège économique par la planification souple et incitative et l'existence d'un secteur public puissant dans la finance, la production des biens et services essentiels (les services publics) et l'innovation technologique n'est plus possible du fait de la libéralisation des économies européennes et mondiales et du dogme de la libre concurrence. L'Union Européenne aurait pu jouer ce rôle, elle ne le fera pas et ne deviendra pas un espace politique et économique organisé. Quant à la réforme du Fonds Monétaire Inter-

national ou de l'Organisation Mondiale du Commerce, elle n'est pas pour demain.



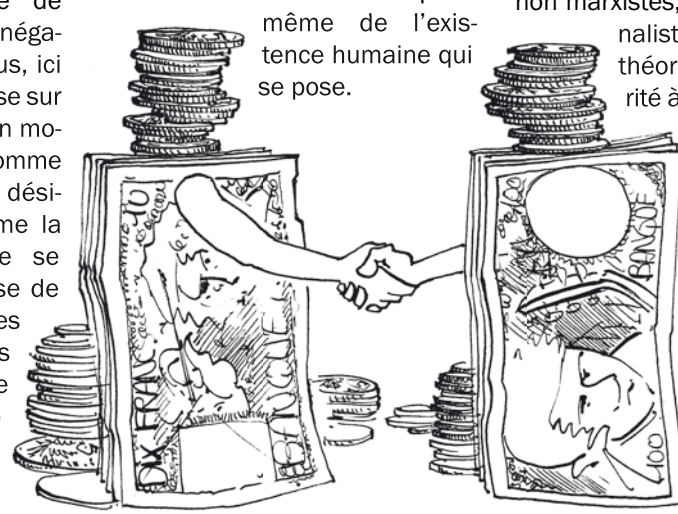
Reste alors ce que l'on appelle en allemand la "soziale Marktwirtschaft", l'économie sociale de marché, c'est-à-dire l'État protecteur organisant la solidarité dans une économie de marché. La crise est une pierre de touche sur ce sujet. Ou bien la puissance publique, nationale et européenne, sera capable de tenir son rôle de conciliation entre le marché et le peuple, et en convaincra les autres grandes puissances économiques du monde, ou bien nous resterons dans l'ère de la sauvagerie où l'homme économique est un loup pour l'homme. Mais le modèle européen de protection sociale est encore aujourd'hui très critiqué. [...]

La crise peut-elle être l'occasion de reposer la question du modèle social et économique de nos sociétés développées ? C'est "la fenêtre d'espoir" de la situation actuelle.

L'affirmation inlassablement répétée que la croissance économique est la seule voie de réduction du chômage, des inégalités et du bonheur pour tous, ici et dans le Tiers monde, repose sur la continuation indéfinie d'un modèle social qui ne conçoit l'homme que comme "une machine désirante" et le bonheur comme la jouissance matérielle. Elle se heurte aujourd'hui à la prise de conscience que les ressources de notre planète ne sont pas inépuisables, que notre terre est fragile, et que ce modèle ne pourra pas être étendu à tous les peuples du monde.

Cette crise a ceci de positif, au milieu des grands sujets d'inquiétude, qu'elle a révélé que le culte de l'argent et la croissance indéfinie des biens matériels menait à la catastrophe économique avant même de conduire à une catastrophe écologique. Elle pose d'une nouvelle manière la question de la démocratie, c'est-à-dire de la responsabilité dans la gouvernance des sociétés humaines par elles-mêmes, et donc à la régulation sociale et économique et du respect des équilibres naturels. Mais ces signes d'espoir sont aujourd'hui difficiles à interpréter. Le désarroi des gouvernants comme des oppositions est aisément constatable par delà les controverses politiques légitimes, mais trop souvent hors sujet.

La recherche d'un autre modèle économique, plus sobre et plus juste, reste exceptionnelle. Il est vain d'en imputer la cause à l'aveuglement ou au cynisme des dirigeants politiques, économiques, sociaux. La question est neuve et l'échec des sociétés collectivistes, marxistes ou paternalistes explique la méfiance des peuples à l'égard d'un autre modèle social. C'est la conception même de l'existence humaine qui se pose.



Les chrétiens ont-ils quelque chose à ajouter ?

Cette question pose le problème central de l'application de l'enseignement évangélique à la réalité des sociétés dans lesquelles nous vivons. Joseph Ratzinger, dans son livre sur Jésus, aborde franchement la question. Méditant sur les tentations du Christ au désert, il met en parallèle la réponse de Jésus à la première tentation (*"l'homme ne vit pas seulement de pain..."*) et le récit de la multiplication des pains où l'on voit Jésus nourrir la foule, mais après l'avoir enseignée et nourrie de la parole de Dieu (Joseph Ratzinger, *Jésus de Nazareth*, Flammarion, 2008, 428 p., pp. 50-54). C'est toute la question de ce qu'on appelait naguère, parfois avec mépris, "la doctrine sociale de l'Église", disons l'enseignement économique et social de l'Église catholique, qui est ainsi posée.

L'influence concrète de cet enseignement a été importante, surtout dans les pays à majorité catholique. Mais il n'est pas propre au catholicisme, ni même au christianisme. Les écoles socialistes non marxistes, les courants rationalistes humanistes, les théoriciens de la solidarité à la fin du XIXe siècle ont concouru à la construction de l'État interventionniste, de la puissance publique protectrice, de la reconnaissance des "partenaires sociaux" comme gestionnaires de systèmes de sécurité

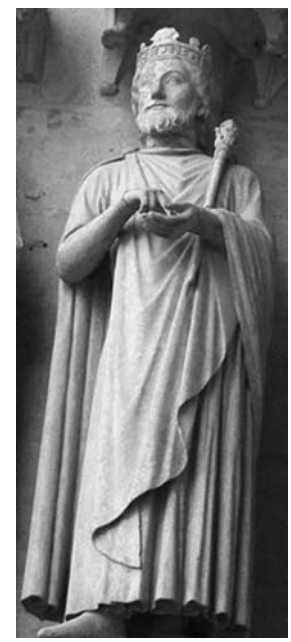
sociale. Il en va de même aujourd'hui pour tout ce qui relève de la solidarité institutionnelle dont ces courants de pensée ont été les initiateurs.

Même constat pour ce qui concerne la solidarité individuelle qu'on appelait naguère la charité. Les organisations caritatives non confessionnelles, telle Les Restos du Cœur, concourent avec les organisations confessionnelles de toutes appartenances à mobiliser et gérer la générosité du public.

Il n'est pas non plus possible de penser qu'il peut exister une cité chrétienne, c'est-à-dire une société organisée selon l'enseignement du Christ, et donc qu'il faut œuvrer à son avènement. Le traditionalisme catholique prônant le retour à l'Église primitive ou à la chrétienté médiévale n'est pas plus admissible que le progressisme chrétien qui voyait dans la cité marxiste sans classe la condition préalable à l'évangélisation du monde.

Le monde a sa vie et sa dynamique propres qui nous interpellent mais que nous ne pouvons ignorer, comme si nous vivions hors de ce monde. L'exemple de l'argent et de son utilisation est, à cet égard, tout à fait central.

Dans la Somme théologique, saint Thomas d'Aquin traite dans la deuxième partie de la seconde partie (2a-2ae, question-78) du prêt à intérêt. Il développe la question en quatre articles qu'il faudrait analyser en détails. Dans le premier article, il conclut : *"recevoir un intérêt pour l'usage de l'argent prêté est de soi injuste, car c'est faire payer ce qui n'existe pas"*. Il justifie son affirmation en posant que *"l'argent monnayé... a été principalement inventé pour faciliter les échanges ; donc son usage propre et principal est d'être consommé, c'est-à-dire dépensé"*. Les objets consomptibles (par exemple les aliments, le vin, mais aussi la monnaie) ne peuvent être prêtés puisque l'usage qu'on en fait (les consommer) les détruit. La notion d'inflation et de baisse de la valeur de la monnaie est absente chez saint Thomas ; il ne parle donc pas de l'intérêt comme compensation de la perte de la valeur de la monnaie lors du remboursement. De même, il ignore le rôle du capital financier dans l'organisation de la production et de la distribution des biens car celui-ci n'existait pas à son époque. Nul ne nie aujourd'hui que la monnaie n'est pas seulement un bien consomptible. Reste que l'Église catholique a interdit le prêt à intérêt dès le concile de Nicée en 325, et que l'interdiction figurait encore dans le Code de droit canonique de 1917. Elle n'a disparu que dans le Code de 1983, mais elle était oubliée depuis longtemps, y compris par l'Église institutionnelle elle-même.



L'Évangile ne propose pas un modèle de perfection sociale, mais une voie de perfection personnelle. Il ouvre grand la porte à la liberté individuelle et collective, donc à la responsabilité des hommes dans le monde où ils vivent. Ce que la foi chrétienne peut apporter dans cette situation, aujourd'hui comme hier, c'est ce que Salomon demande à Dieu au début de son règne, non la richesse ou la victoire, mais : *"Donne à ton serviteur un cœur plein de jugement pour discerner le bien et le mal..."*, que Dieu appellera, en réponse, *"le discernement du jugement"* (Premier livre des Rois, 3,9).

Cette responsabilité est celle de chacun selon sa place dans la société, ses compétences et ses talents. Elle consiste d'abord à faire personnellement ce que nous estimons juste et à refuser ce que nous jugeons injuste à la lumière de notre raison éclairée par la foi. Mais elle n'est pas seulement de l'ordre du témoignage chrétien ou de la protestation dans des situations que nous estimons inacceptables en conscience. Nous vivons dans des sociétés qui sont gouvernées démocratiquement et proclament le respect des droits de la personne humaine et la soumission à la règle juridique commune ; il s'agit donc aussi d'un appel à l'action dans les organisations politiques, sociales et économiques qui font vivre le dialogue démocratique et participent à la décision et à son exécution. Il en résulte que ces engagements seront nécessairement divers et qu'il ne peut y avoir un parti chrétien ou une organisation chrétienne qui prétendrait exprimer seul l'exigence chrétienne dans une situation ou un pays donnés. Mais il en résulte aussi que la diversité et le pluralisme des positions et des engagements chrétiens ont leur source dans l'unique personne du Christ.

François Borella
Asnée, 24 mai 2009

Conjugaisons

Je m'engage

Photo Marie-Claude Morin

Nous choisissons notre vie

Photo Suzanne Cahen

Tu choisis ta vie

Photo Suzanne Cahen

Vous vous engagez

Photo CCFD

Photo Suzanne Cahen

Elle s'engage

Ils choisissent leur vie

© F.de la Mure/MAEE

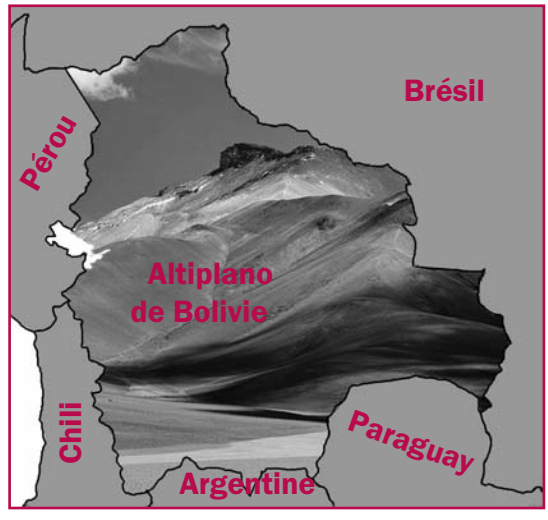
Dans les textes qui suivent, des collègues nous disent quels choix de vie, ils ont faits et assumés ou quelles hésitations ils ont pu connaître?
NDRL :Les textes venus d'Amérique latine et d'Asie ont été écrits en espagnol ou en anglais, qui ne sont pas la langue maternelle de leurs auteurs, ce qui peut expliquer leur formulation parfois maladroite.

Maîtresse d'école sur l'altiplano bolivien

Je suis maîtresse de primaire et je travaille dans l'Unité Educative "Maréchal Sucre", Canton de Tolapalca, province de Cercado dans le département d'Oruro en Bolivie. Cette école est située à 43 km au nord-est de Oruro ; le climat y est froid, nous comptons jusqu'à 210 jours de gelée par an.

La population est très dispersée parmi des vallées encaissées, des lieux montagneux et au bord des rivières. C'est la raison pour laquelle filles et garçons se déplacent à pied pour venir à l'école, ils doivent marcher chaque jour de une á trois heures. Cet effort journalier s'ajoute aux travaux d'agriculture, d'élevage et aux travaux de la maison. C'est ainsi que les enfants n'ont même pas de temps pour jouer et développer leur enfance de la façon qui correspond à leur âge. Cette réalité explique la chose suivante : lorsqu'ils arrivent à l'école ils se sentent libérés de leurs besognes domestiques, ils se mettent à jouer et manifestent peu d'intérêt pour l'étude. Les motiver et travailler à la formation de ces enfants est notre grand défi. De plus, ils parlent leur langue originelle, le quechua, la communication est donc difficile et c'est un casse-tête pour enseigner l'espagnol aux enfants de première année.

Avec la nouvelle optique de la Réforme Éducative nous faisons tout notre possible pour que les élèves travaillent en groupes selon les différents niveaux ; c'est une éducation conçue en accord avec le rythme et l'apprentissage des enfants de façon individuelle et collective. L'objectif est d'allier éducation personnalisée et de groupe pour obtenir de meilleurs résultats et le progrès de chacun.



Je suis la seule maîtresse à parler quechua et bien sûr cela facilite d'autant la communication avec les enfants et avec leurs parents. La communication par contre est bien limitée entre cette population et le directeur de l'école qui, lui, ne parle pas cette langue.

À cause des problèmes économiques de mon pays et des bas salaires que nous avons, motivés par la Fédération syndicale il nous arrive d'arrêter le travail et de faire grève. Cette situation provoque des tensions avec les parents d'élèves qui viennent protester contre l'absentéisme des enseignants. Les parents viennent aussi pour se rendre compte du rendement de leurs enfants. Les conversations avec eux sont bien difficiles voire incompréhensibles, aussi très souvent on fait appel à moi pour traduire et favoriser la communication. Quelquefois les parents expriment des idées tout à fait déplacées et cela me fait sourire, mais dans la traduction que je fais je m'arrange pour corriger l'idée et éviter les problèmes afin qu'il n'y ait pas de malaise entre les parties en présence. La langue native est très douce et c'est pour cela que je fais les traductions avec beaucoup d'intérêt. C'est l'une des raisons qui fait que je suis ici depuis de nombreuses années. Je pense continuer avec le même enthousiasme en aidant ces enfants paysans, en leur donnant mon affection, ils sont eux aussi le futur de mon pays.

Enriqueta Ajhuacho Canaza
Bulletin International Entre-Nous
tr. Maurice Cusin

Une École pas comme les autres

La commune de Tiruppatur, près de Vellore, dans le Tamilnadu (Inde méridionale), a pour principale activité, la traditionnelle industrie familiale et artisanale de confection des 'beedis' (cigarettes). Il existe quelque cinq mille familles de confectionneurs de 'beedis', dont la plupart sont musulmans. Comme la rémunération qu'ils reçoivent est très faible, les enfants sont, eux aussi, embauchés pour augmenter le revenu nécessaire à l'entretien de la famille. Le salaire moyen touché par une famille est d'environ deux mille roupies (40 dollars) par mois. Aussi, très peu de gens ont les moyens d'envoyer leurs enfants à l'école. L'instruction était considérée comme un luxe dans cette ville, jusqu'à ce que Mohammed Shafi commence à s'intéresser à sa mission. Shafi était devenu confectionneur de 'beedis' à l'âge de 8 ans, peu après le décès de son père, afin d'améliorer le revenu familial. Avec un groupe d'amis, il mena une enquête et découvrit que plus de mille enfants de la région où l'on confectionne des 'beedis' ne fréquentaient pas l'école. Bien qu'il eût à affronter l'opposition et à batailler contre les préjugés religieux, il décida de faire quelque chose de concret pour changer la mentalité des gens. Il recueillit de l'argent auprès des confectionneurs de 'beedis' et de quelques personnes aisées. Puis il acheta un demi-hectare de terre et y construisit un baraquement. C'est ainsi qu'en 1983, il fonda une école maternelle qu'il nomma "Noorul Huda" (La lumière qui guide) et l'ouvrit avec 18 élèves. Son objectif était de donner à des enfants de confectionneurs de 'beedis' un enseignement gratuit et de qualité. Il persévéra dans ses efforts pour améliorer non seulement l'écriture et la diction des élèves, mais également les installations d'assainissement de l'école.

Pour collecter des fonds il s'adressa aux riches et fit des discours à des réunions de quartier. Ainsi, la maternelle passa au rang d'école primaire (Niveau V). Épargner à toute une génération le travail des enfants et la souillure du tabac était un véritable service rendu à la communauté. Cette belle réalisation incita des enseignantes à se présenter pour un salaire de mille roupies (20 dollars), et leur enthousiasme n'a jamais fléchi.

Les nobles causes rencontrent, malgré tout, de l'opposition. En 1987, Shafi placarda des affiches disant *"On peut servir Dieu en servant les pauvres et les nécessiteux"*. Un groupe de musulmans du coin se mit d'accord pour incendier l'école sous prétexte que Shafi détournait la religion au profit de l'instruction. Il dut fermer l'école et se cacher. Mais en fin de compte, le conflit trouva une solution. Aujourd'hui, les enfants de ces provocateurs étudient dans cette école. L'Irga Education Trust (groupe d'administrateurs de l'éducation), créé pour financer l'école, a mis dix ans à récolter 137 000 roupies (2 740 dollars) pour une cour de récréation. L'école a été reconnue par le gouvernement en 1997. Shafi assure que les élèves qui en sortent ont une inscription dans les lycées de Tiruppatur. Les enfants sont intelligents, mais c'est une tâche difficile pour les enseignants de traduire les faits scientifiques et de les formuler en ourdou. Le règlement est rigoureux. Les tout petits sont renvoyés chez eux s'ils ne tressent pas leurs cheveux ou ne portent pas l'uniforme. Les retardataires ont 50 paisa d'amende (0,01 dollar). On oblige les élèves paresseux et lents à rester terminer leurs devoirs avant de quitter la classe.

Aujourd'hui, tout le monde peut voir que les efforts de Shafi ont conduit à de bons résultats. Les enfants, qui étaient voués autrefois à rouler des 'beedis', tournent maintenant les pages de leurs manuels. Shafi dit : *"Une fois que vous apprenez à un enfant à aimer les études, les lui faire abandonner est une rude tâche. Si la moitié des élèves continuent les études après le Niveau V, l'école aura un effet positif dans les années à venir. C'est un changement socio-économique progressif que je prévois après que je serai parti"*.

Le retentissement du changement a aussi interpellé les parents. Nombre d'entre eux envoient maintenant leurs filles à l'école. Fatima Nissa, qui avait arrêté ses études au Niveau IV, se réjouit que sa fille Shamila, 15 ans, soit au lycée. Elle dit : *"Je veux que mes enfants échappent à mon sort. Ils sont susceptibles d'avoir de bons métiers quand ils grandiront"*. Yasmeen, fille de Basha et de Banu, confectionneurs de 'beedis', s'est aujourd'hui inscrite en licence à l'Université Moulana Azad de Hyderabad. Ses parents sont ravis de son parcours. C'est pourquoi Shafi dit : *"Instruisez une femme et vous instruisez une famille"*.

S. A. Raja (Inde)
Bulletin international
tr. A. Poisson

Mon engagement en politique

Je suis entrée en politique à cause de l'insistance continuelle des habitants de ma localité. Prenant les gens comme ils sont, j'ai essayé de remédier à leurs problèmes et d'être avec eux dans leurs difficultés. C'est toujours avec le support public que j'ai réussi à réaliser plusieurs projets pour eux. Je suis fière de tout cela et je suis reconnaissante aux Teachers' Teams (Équipes Enseignantes) de m'avoir préparée à rendre ce service.

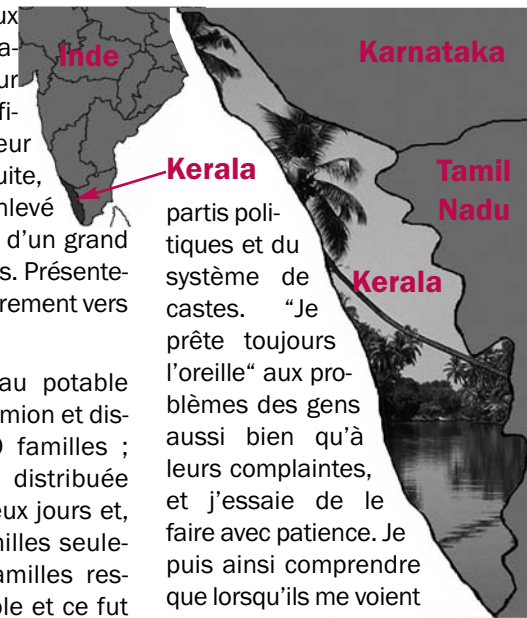
Un secteur particulier de ma circonscription électorale se trouvait en très mauvais état. L'endroit était toujours inondé durant la saison des pluies et, à cause de cela, les enfants ne pouvaient pas se rendre à l'école et les ouvriers ne pouvaient atteindre leurs lieux de travail. La route était souvent très boueuse ou totalement submergée d'eau. Personne ne pouvait utiliser cette route. De plus cela contribuait à répandre des maladies contagieuses et à créer d'autres difficultés. L'administration municipale ne faisait rien pour soulager ces gens. Alors, avec l'aide de personnes serviables, j'ai visité l'endroit pour bien connaître la réalité de base. Plus tard, nous avons construit une route avec la collaboration de chacun. Les gens peuvent maintenant l'utiliser en toutes saisons.

Ailleurs, une querelle faisait rage entre deux familles. C'est pourquoi on empêchait le passage des eaux pluviales vers la rivière, et cela créait d'autres complications. Les endroits environnants étaient tous submergés d'eau. Alors les voisins sont venus me voir pour me demander de trouver une solution immédiate à ce problème. J'ai aussitôt visité les lieux et j'ai rencontré les familles en dispute. Je leur ai fait réaliser les difficultés causées par leur mésentente. Par la suite, ils ont eux-mêmes enlevé les obstacles et ce fut d'un grand secours pour les voisins. Présentement, l'eau s'écoule librement vers la rivière.

Habituellement, l'eau potable est apportée ici par camion et distribuée à environ 80 familles ; mais cette eau était distribuée seulement tous les deux jours et, chaque fois, à 27 familles seulement. Parfois, des familles restaient sans eau potable et ce fut la cause de nombreux problèmes. Des familles qui étaient auparavant d'aimables voisins devinrent tout à coup ennemis. Comme tout le monde a naturellement besoin d'eau, j'ai provoqué une rencontre des gens pour leur demander leurs opinions à propos de cette crise d'eau potable. On proposa que deux personnes veillent à ce que toutes les familles reçoivent de l'eau potable, et tous acceptèrent cette suggestion. Présentement, il n'y a plus de problème d'eau potable dans ce quartier.

Le 2 octobre, nous célébrons habituellement l'anniversaire de la naissance de Gandhi. Cette année, nous avons décidé d'en faire une journée de nettoyage. Alors les gens se sont eux-mêmes chargés de nettoyer la voie publique et le système d'égouts. La décision a été prise par les membres du "Kudumba Shree".

Heureusement que je profite de l'aide, du support et de l'encouragement de chacun, vu que mon travail déborde les frontières des partis politiques et du système de castes. "Je prête toujours l'oreille" aux problèmes des gens aussi bien qu'à leurs complaintes, et j'essaie de le faire avec patience. Je puis ainsi comprendre que lorsqu'ils me voient en train de les écouter, ces gens se sentent de beaucoup soulagés.



Comme j'ai été dans l'enseignement durant plusieurs années et que je suis actuellement la Présidente du Comité d'Éducation, je vois que mes opinions dans ce domaine sont toujours respectées et prises en considération. C'est la raison principale pour laquelle j'ai réussi à mettre sur pied des projets sociaux et à organiser des camps sur le développement de la personnalité aussi bien que des camps d'étude pour les écoliers de notre secteur. Comme je m'occupe surtout des besoins des enfants pauvres de notre municipalité, je peux facilement obtenir la collaboration des enfants et de leurs parents. Le camp qui donna de multiples chances de développement aux élèves pauvres fut beaucoup apprécié. C'était la première fois de leur vie qu'ils participaient à un tel camp.

Dans le passé, je n'étais pas d'avis que les chrétiens doivent s'engager en politique. Présentement, ⇨

Tiraillé entre deux cultures

J'ai rencontré Monsieur D. M. un mardi soir après l'école. À ma demande, il m'a raconté ses premières années en France.

Né en France en 1958, Monsieur D. M. retourne en Algérie avec ses parents à l'âge de 9 ans. Là-bas, il suit des cours en langue française. Il garde une grande nostalgie de la France et aime y revenir pendant les vacances. Tout y semble mieux qu'en Algérie.

En 1996, il prend la décision de concrétiser son rêve et d'habiter en France. Il vient d'abord seul, laissant en Algérie sa femme et ses cinq enfants. Il ne rencontre alors aucun problème pour obtenir des papiers et trouve rapidement un emploi grâce à un de ses cousins. L'accès au logement, en revanche, est bien plus difficile. La mairie d'Orly refuse son dossier : les familles sont prioritaires par rapport aux personnes seules. Grâce à ses collègues de bureau et notamment à sa directrice, il finit par trouver un appartement dans le privé. C'est cher, mais c'est chez lui.

Quand il évoque ces années. Monsieur D.M. garde un excellent souvenir de son travail et de la bonne ambiance qui y régnait : fêtes entre collègues, soutien moral... En revanche, il se souvient de la nostalgie qu'il ressentait quand il devait rentrer le soir, seul, dans un logement vide, loin de sa famille. Il passe beaucoup de temps au téléphone avec sa femme et ses enfants en Algérie. Cette période a été très difficile pour lui, surtout avant d'avoir son propre logement. "Il faut savoir être très patient", me confie-t-il. À tous ceux qui arrivent en France, il conseille de ne pas se décourager et de demander le regroupement familial le plus tôt possible.

Lui-même a dû attendre jusqu'en juin 2001 pour que sa famille le rejoigne enfin. Pour préparer la venue de ses enfants, il s'est renseigné auprès d'écoles et de centres de formation. Il a finalement pu inscrire ses enfants à l'école. En primaire, c'était relativement facile : la CLIN accueille les enfants non francophones. Pour les plus grandes, il a fallu passer des tests à l'inspection académique, puis ses filles ont été inscrites dans diverses branches (CAP petite enfance, secrétariat en lycée technique, collège). Sa femme, elle, a rapidement trouvé un emploi, grâce à sa connaissance parfaite de la langue française.

Pour ses enfants, l'arrivée en France a été difficile : tous ne parlaient pas français, ils ont dû quitter leurs amis et leurs repères. Même prendre le bus ou sortir devient une épreuve dans un environnement qu'on ne maîtrise pas. Mais, peu à peu, ils ont apprivoisé ce nouveau pays, et ils sont maintenant heureux d'y vivre. Ils se rendent bien compte qu'ils y sont mieux qu'en Algérie.

Le regret majeur de leur père : il se sent coupable d'avoir un peu sacrifié leurs études. À cause de leur méconnaissance de la langue française, ils ont dû reprendre leur formation à un niveau plus bas que celui qu'ils avaient en Algérie. L'une de ses filles, par exemple, a de grandes difficultés au collège. Une autre n'a pas pu passer son bac alors qu'elle le préparait en Algérie. Par ailleurs, les plus jeunes ont perdu certaines de leurs connaissances de la langue arabe, notamment dans le domaine de l'écrit. Mais Monsieur D. M. pense qu'il est encore trop tôt pour les replonger dans des cours d'arabe. Lorsqu'ils seront totalement francophones, la question pourra se reposer.

En définitive, cette famille s'est sentie très bien accueillie en France : personne n'a souffert du racisme, beaucoup de gens ont offert leur aide (assistantes sociales dans un premier temps, puis collègues et amis). Monsieur D. M. n'envisage pas de repartir vivre en Algérie, sauf peut-être à sa retraite. Il pense que ses enfants feront le même choix que lui et resteront en France. La vie y est plus facile et plus agréable.

M. B.

⇨je pense qu'ils doivent le faire d'une façon saine. C'est vrai que la plupart des politiciens aujourd'hui sont terriblement corrompus et, en fait, c'était la raison principale pour laquelle, au début, je ne voulais pas m'engager dans ce champ. Mais je considère que si j'abandonne notre pays aux mains de politiciens corrompus, la situation finira par être lamentable. C'est pourquoi je crois que nous avons besoin d'hommes et de femmes engagés qui travaillent de tout cœur au développement social de notre peuple. La plupart du temps, les évêques et les prêtres soutiennent les engagés politiques, mais ils devraient aussi avoir le courage d'élever leur voix lorsque ces politiques vont dans la mauvaise direction.

Comme je suis membre des Teachers' Teams, j'ai réussi à être plus efficace dans les projets que j'ai entrepris. Une révision de vie occasionnelle m'aide aussi à corriger mes erreurs.

Mme Elsy C .J.
Kerala, Inde
(tr. Hervé Morissette)

La rubrique débute avec deux évêques, Mgr Rouet et un évêque de fiction, grâce à deux recensions.

L'amour avec Pascal Bruckner ? Un essai délicat. À la découverte d'un "humanisme européen" avec Tzvetan Todorov.

Christian de Chergé nous fait repenser le dialogue interreligieux avec les musulmans.

Entre François Cheng et Kim En Joong, quel beau dialogue silencieux ! Cet état de grâce peut se prolonger en compagnie de Georges Bernanos.

Retour dans un monde plus rude avec l'analyse de notre société et le film de Haneke, *Le Ruban blanc* (ruban symbolisant la pureté !). Un éclair dans cette noirceur grâce à la musique de Messiaen.

Pour les plus petits, des albums... pour regarder autrement.

Et la rubrique s'achève sur la perception de "l'humour de Jésus".

Paroles d'un évêque

ALBERT ROUET[1]
J'aimerais vous dire.
Entretiens avec Dennis Gira.
Bayard, 2009, 300 p., 19 €.

Au terme d'un parcours épiscopal très novateur, Mgr Albert Rouet nous donne dix entretiens très substantiels, sur le ton, mûri, de la réflexion et de l'expérience pastorale. La ligne de l'ensemble des entretiens est très nette . Une moitié du livre sur les préalables, puis "le cœur de la foi chrétienne" (Dieu Trinité, le Christ...), puis l'Église, les sacrements, et enfin "l'engagement du chrétien dans ce monde".

Mgr Albert Rouet part de l'apport de saint Hilaire, "homme brûlé par le Christ" et "triple converti", évêque emblématique de Poitiers. Au IVe siècle, Hilaire a su exprimer l'Évangile dans la culture de son époque et, fait remarquable, en sachant rejoindre "le peuple". Comment serons-nous aussi pertinents qu'Hilaire en annonçant l'Évangile dans les cultures contemporaines ? Dans la vie de l'Église, en écho au "combat" d'Hilaire, son audace passerait aujourd'hui par l'exigence de la justesse de nos mots (du Credo...), le questionnement et le doute purificateur, par une approche biblique de la vérité. L'identité chrétienne ne saurait être construite que dans "la reconnaissance et le respect, l'humble dialogue". Le sens de l'altérité appelle une culture de la rencontre, avec ses médiations : "Le Catholique relie". Il convient de réévaluer l'individualisme. À la suite du "Christ qui a vécu Dieu", l'Église peut être communion en étant "Corps du Christ" et "Épouse", où "la capacité de tout baptisé à participer à la marche de son Église n'est pas édulcorée". C'est "le 'nous' de l'Église". De façon décisive, le baptême est le fondement de toute vie chrétienne et engagement évangélique : le baptisé devient "un autre Christ". À partir du baptême, Mgr Albert Rouet réexamine la question du péché originel, des ministères ordonnés et de l'autorité en Église. Pour la vie spirituelle, Mgr Albert Rouet la perçoit sur l'horizon de la mondialisation actuelle fascinée par l'efficacité et l'émotivité. Il situe la richesse de la vie spirituelle chrétienne dans la Parole de Dieu, la vie trinitaire, communautaire, sacramentelle et liturgique. "L'épanouissement normal du baptême est la vie mystique". De quoi faire "vivre autrement".

Concernant la morale chrétienne, qui découle des points antérieurs, Mgr Albert Rouet note l'importance de l'enseignement social d'Église à porter non seulement par les évêques, mais par tous les baptisés dans leurs milieux de travail. Il termine en insistant sur la perspective de la progression de chaque personne, sur la "loi de gradualité" (cf. Jean-Paul II, *Familiaris consorsio*). Bref, l'ensemble des domaines abordés est très pertinent et fait de ce livre une sorte de synthèse : être chrétien aujourd'hui. En finale, Dennis Gira résume l'apport tonique de Mgr Albert Rouet : "La fidélité aux Écritures, l'audace, l'humilité et l'amour, indissociables et absolument nécessaires pour tout chrétien, et pour l'Église, aujourd'hui".

Pierre Fournier

1/ Évêque de Poitiers

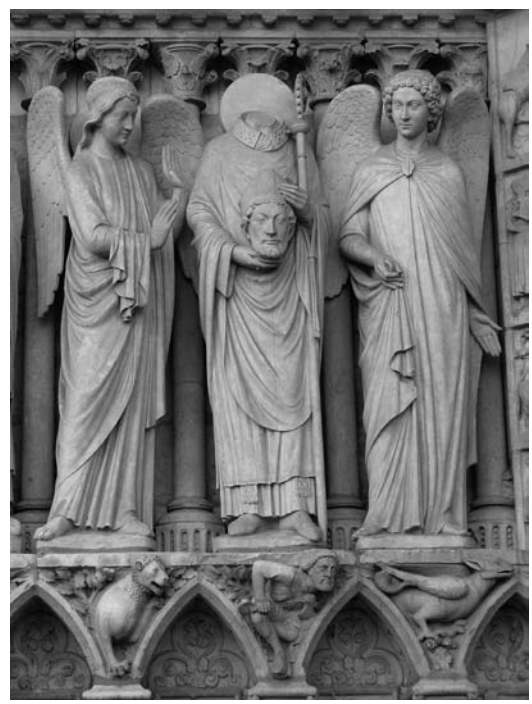
Journal d'un évêque

Pietro di Paolo
Dans la peau d'un évêque. Récit. Plon, 2009, 292 p., 19,90 €.

Comme Bernanos a donné le *Journal d'un curé de campagne*, ce récit donne le journal de Mgr Marc Belhomme, 53 ans, évêque (fictif) d'un diocèse assez rural. Un évêque plein d'ardeur pastorale et inventif. Il ne parle pas en termes de manque, ni de peur pour l'avenir du catholicisme, mais il crée un actif *Comité de l'avenir*. Soudain, tout s'écroule : alerte à la tumeur du cerveau. Rude occasion de placer l'évêque Marc devant un radical bilan de vie, de ministère épiscopal, et de vie d'Église en France et de l'Église universelle.

Il tient compte des faiblesses des personnes, des institutions de l'Église (pesanteurs diocésaines, risque de routine, difficultés romaines...), des pressions traditionnalistes et du besoin d'un vrai sens de la Tradition... La question qui lui paraît essentielle : comment dire l'Évangile aujourd'hui, d'une manière crédible, fraternelle et mobilisatrice ? Depuis sa nomination d'évêque, il y a trois ans, il s'y emploie à fond : messe avec les jeunes chaque dimanche soir, visites dans les paroisses, soutien des séminaristes, visite à une jeune hospitalisée, encouragement envers tous...

De l'Avent 2008 à Pâques 2009, ce Journal de l'évêque Marc fait preuve de courage. À Noël, il publie une *Lettre pastorale* pleine d'élan. Puis, au fil des rencontres, il aborde bien des questions débattues, et surtout les trois « crises » récentes autour des décisions ou propos du Pape : la levée des excommunications, l'affaire Williamson, les événements de Recife. Mais ce récit ne s'y enferme pas : il appelle à construire une parole d'espérance avec l'apport de tous.



Saint Denis, premier évêque de Paris
Notre-Dame de Paris
Photo de F. Filippi

Quand il apprend que sa vie n'est pas menacée par la maladie, il vit une véritable "résurrection". Il se relance dans sa visée pastorale avec tout le diocèse. L'évêque Marc veut avancer avec foi et dynamisme tout en gardant le cap de l'avenir : "*oser inventer du neuf avec l'Esprit Saint...*". Un souhait en direction des évêques pour qu'ils réalisent le "rêve" de l'Évangile. Cet évêque Marc le dit bien : "*Je rêve que l'Évangile soit annoncé... que (tous) espèrent, car Dieu les chérit*". Une annonce de l'Évangile qui soit portée réellement par tous les baptisés, hommes et femmes, dans la pleine responsabilisation des uns et des autres. L'évêque Marc apprécie quand il entend parler ses interlocuteurs en disant non pas "*l'Église*" en général, mais "*nous*", en s'impliquant. Le type d'évêque qui est mis en valeur ici est l'évêque "avec" (avec les ressources apostoliques de tous) et l'évêque "vers" : confiant vers un avenir évangélique. Le récit se termine symboliquement la semaine de Pâques. L'évêque célèbre une "messe sur le monde". Il prie Dieu "*pour le peuple qui (lui) est confié et pour cette foule qui ne sait pas encore que Dieu l'attend*".

Ce livre est un hommage à tous les porteurs d'Évangile, un éloge de toutes les collaborations dans les diocèses, et un appel à une espérance de Pentecôte. À la fin, l'évêque Marc fait cette confidence : "*Ce matin, dans ma tête, c'est Pentecôte*".

Sur le plan littéraire, l'écriture se caractérise à la fois par sa détermination et sa délicatesse, de belles descriptions, et une quasi tendresse de ton pour les passionnés de l'annonce de l'Évangile.

Pietro Di Paolo a déjà publié *Vatican 2035*, en 2005. Il fait ici de nombreuses références à son récit précédent : *38 ans, célibataire et curé de campagne*, paru en 2006. Mais, sous ce pseudonyme, qui est cet auteur ? Peut-être une femme qui veut faire avancer l'apport de l'ensemble des femmes à l'annonce de l'Évangile ? Ce récit consonne bien avec la militance de personnes et de groupes qui "se réveillent et se sentent concernés par l'Église". Au final, ce récit est un livre tonique, très "évangélique".

Pierre Fournier

Guy Gaucher
Tout est grâce.
Retraite avec Georges Bernanos.
Dans la lumière de sainte Thérèse de Lisieux.
Cerf, 2009, 229 p., 18 €

Ce livre correspond à un besoin : en plein milieu de l'année scolaire, quand le harassement vous saisit, qui n'éprouve la soif d'une retraite spirituelle ? C'est ce que propose Guy Gaucher : un itinéraire de huit jours à partir de citations des grands romans de Bernanos qu'il commente. L'auteur met tout de suite en garde et demande d'entrer dans ce livre en en respectant le temps : un jour, un chapitre. La vocation, le cœur des ténèbres, la grâce, la prière contemplative, le chemin christique du curé de campagne, l'influence de sainte Thérèse, l'invincible espérance, notre Église est l'Église des saints, tels sont les thèmes de ces huit méditations complétées par des références de l'Évangile.

Pour ceux qui sont découragés par l'état de l'Église, les incompréhensions face à la hiérarchie, l'isolement et le sentiment de se trouver en plein désert spirituel, il est urgent de lire ce livre. Nous pouvons partager la vocation mystique de ces héros de roman, leur cheminement douloureux vers une connaissance de plus en plus intime du Christ par la prière, difficile et décourageante selon les jours, source de joie quand elle permet d'entrer dans la contemplation. Cette retraite est l'occasion de mettre à jour tous les oripeaux des faux-semblants que Bernanos ne cesse de dénoncer et qui restent d'une actualité brûlante, ceux-là mêmes qui paralysent tout cheminement à la rencontre de Jésus.

Christine Pellistrandi

François Cheng et Kim En Joong
Vraie lumière née de vraie nuit.
24 poèmes accompagnés de 8 lithographies.
Cerf, 2009, 150 p. 28 €

Lequel d'entre nous au milieu de la monotonie des tâches quotidiennes n'a ressenti le besoin vibrant de s'arrêter, de fermer les yeux pour laisser son âme s'abreuver à la beauté ? Ce magnifique album, conjonction de deux talents, celui du poète et celui du peintre répond à ce besoin vital. La parole la plus choisie exprimée dans la rigueur et le rythme de la poésie est soutenue par l'art du maniement des couleurs qui s'enchevêtrent pour amener le lecteur au-delà de lui-même dans la contemplation d'une beauté dépouillée.

Dans l'effondrement dû à la souffrance physique, le poète a laissé surgir des profondeurs douloureuses où le corps ne s'appartient plus une méditation sur le mal et la rédemption. Le peintre laisse jaillir de lui le souffle qui le dépasse : son intuition est de s'effacer pour lui laisser la seule place, son travail consistant à lui donner forme en jouant sur les nuances de bleus, glacier ou indigo, ou les oppositions du vert tilleul et du violet, de la pourpre et du jaune d'or pour exploser en un feu d'artifice inattendu et plein de lumière.

Deux contemplatifs font entrer le lecteur dans leur dialogue silencieux, où chacun exprime dans le dénuement et la sobriété de son art poussé à la perfection "le souffle primordial et sa résonance divine". À chacun de participer à cette communion qui permet de vivre l'espace de quelques moments privilégiés, un pur bonheur.

C.P.

Dialogue avec les musulmans ?

Christian Salenson
Christian de Chergé : une théologie de l'espérance
Bayard, 2008, 253 p., 18 €

L'opinion la plus fréquente concernant le dialogue inter-religieux avec les musulmans admet qu'un dialogue théologique n'est guère possible, mais que l'on peut s'entendre sur le plan moral.

Christian de Chergé, prieur de la communauté de Tibhirine, qui fut assassiné en 1996 avec six de ses frères, nous invite à dépasser radicalement ce point de vue. C'est son expérience de moine, vécue en Algérie qui lui permet de dire : "*C'est l'espérance d'une unité des chrétiens et des musulmans dans le cœur du Père qui est l'unique fondement du dialogue*". Sa curiosité de croyant n'était–elle pas d'être en Dieu pour enfin comprendre la place de l'islam dans le dessein de Dieu !

Mais pour le présent et dans l'ignorance de cette place, un chemin se dessine, un chemin de *rencontre dans la prière*, car chrétiens et musulmans ont en commun la foi unique au Dieu Unique et la foi en un Dieu Miséricordieux. L'expérience du dialogue invite chacun à s'ouvrir à ce que Dieu lui dit dans sa propre religion. *À chacun de "creuser son propre puits"* pour y trouver Dieu. À chacun de vivre dans l'humilité et le respect de l'autre et de sa foi.

À la question difficile qui demande si l'on peut dialoguer en vérité avec d'autres religions si déjà nous affirmons que Jésus est l'unique Sauveur, Christian de Chergé invite, dans la foi, à une vision d'un Christ inattendu, d'un Christ "plus grand que l'Église ne l'imagine". Dans sa foi cette certi-

tude "L'Esprit est le témoin qui n'en finit plus de se communiquer."

Théologie de l'espérance, tel est le sous-titre de l'ouvrage que Christian Salenson a écrit pour nous faire entrer dans la profondeur de la spiritualité de Christian de Chergé.

M.F.T

Essai, transformé ?

PASCAL BRUCKNER
Le paradoxe amoureux.
Grasset, 2009, 276 p., 19,80 €

Pascal Bruckner occupe une place trop importante dans le panorama intellectuel français pour ne pas rendre compte de son dernier ouvrage, *Le paradoxe amoureux*, qui reprend, trente-deux ans après le livre écrit avec Alain Finkielkraut *Le nouveau désordre amoureux*, l'exploration de l'écologie contemporaine des sentiments et des pratiques sexuelles. L'essai compte quatre parties de qualité très inégale. Si dans la première, – "Un grand rêve de rédemption" – on a vraiment affaire au philosophe qui scrute la signification du sentiment amoureux et si dans la deuxième – "L'idylle et la discorde" – le sociologue s'attache à comprendre la signification historique du mariage et le sens des recompositions contemporaines, les troisième et quatrième parties sont un mélange de fascination pornographique – "Le merveilleux charnel" – et de fanatisme antireligieux – "L'idéologie de l'amour". L'analyse des témoignages écrits ou oraux de pratiques sexuelles débridées et limites provoque au bout d'un moment la nausée, d'autant plus qu'on ne comprend pas bien le sens de ce détour. Bruckner les décrit d'autant plus complaisamment que ces comportements le magnétisent, même s'il prétend qu'ils sont moins la marque d'une déviance que d'un excès. Plus grave est cependant l'ignorance crasse dont fait preuve l'essayiste à propos du christianisme. Ses références font certes appel à des œuvres classiques (Michel Foucault, Peter Brown et Paul Veyne), mais c'est dans une lignée idéologique et épistémologique unique, jamais confrontée à la pluralité des approches et des lectures possibles. Le livre devient un pamphlet contre le christianisme lui permettant d'écrire que "le communisme fut la vérité outrancière du christianisme". On ne citera pas toutes les énormités qui fleurissent dans ces pages et on se contentera d'y voir la confirmation des thèses de René Rémond sur l'anti-christianisme.

Au final que nous apprend le philosophe ? "Que l'amour n'est rien d'autre que ce que nous éprouvons dans l'humble présent, à la fois précaire et magnifique" (p. 252). C'est cette médiocrité du contingent qui est exaltée, c'est le caractère forcément imparfait de l'amour qui est érigé en horizon moral et historique. Aucune vision d'ampleur ne se dégage de ce livre, aucune expérience partagée ne semble fonder l'amour. Bruckner parle d'une monade qui se suffit à elle-même. L'amour comme responsabilité et comme transformation de l'être par la rencontre avec l'autre est à peine envisagée. Triste époque et triste individualisme. La pensée contemporaine française manque d'audace ! En tout cas ce n'est pas ce livre que je donnerai à mes enfants pour les aider à encadrer leur réflexion et les conduire sur la voie d'une éducation sentimentale !

Benoît Pellistrandi

Un "portrait chinois"

TZVETAN TODOROV
La signature humaine.
Seuil, 2009, 471 p. 23 €

Comment parler de soi et partager son expérience humaine sans être narcissique ? Comment parler de l'homme dans ce qu'il a d'essentiel sans tomber dans l'abstraction ? Ce livre répond d'une façon originale à cette double question. L'auteur propose son "portrait en creux", une sorte de "portrait chinois" à partir de ce et de ceux qui l'ont marqué. Il nous permet ainsi de découvrir ce qui est central pour définir un humanisme, "un humanisme européen d'après Auschwitz et Kolima".

L'ouvrage débute par le portrait de Germaine Tillion dont toute la vie est animée par la recherche du vrai et du juste. Sont aussi regroupés des articles qui se concentrent sur l'histoire tragique du XXe siècle totalitaire, nazisme et communisme associés, notamment un article sur "artistes et dictateurs" surprenant et suggestif. Enfin des articles sur différentes lectures, et un article inattendu sur la découverte de l'Amérique que Tzvetan Todorov voit comme une sorte de figure de la difficulté de la rencontre des civilisations. "S'est-on alors reconnu de commune humanité" ?

Tzvetan Todorov a pris soin de rappeller dans l'introduction d'où il vient et le chemin parcouru . Étudiant bulgare il avait choisi la linguistique parce que cette spécialité n'avait pas d'incidence idéologique dans un pays où le contenu des idées était fixé et défini en haut lieu. Une année passée en France pour ses études va se prolonger définitivement, et il découvrira peu à peu le droit de penser et de discuter la chair du langage. Il est devenu historien de la naissance de l'individualisme en Europe.

Marie-Françoise Tinel.

Aujourd'hui, en France

YANN ALGAN ET PIERRE CAHUC
La société de défiance : comment le modèle social français s'auto-détruit.
Ed. ENS, rue d'Ulm, 2007, 5 €

Les auteurs de ce livre s'appuient sur une série d'enquêtes internationales, qui portent sur le degré de confiance que les citoyens ont envers leurs institutions, et sur leur comportement dans la société dans laquelle ils vivent. Les résultats sont assez croustillants :

Seuls 21% des Français estiment pouvoir faire confiance aux autres.

Confiance envers la justice, le Parlement ou les syndicats : la France dans le peloton de queue.

Nécessité d'être corrompu pour arriver au sommet : la France dans le peloton de tête.

Ce manque de confiance s'accompagne de l'incivisme. La France est dans le peloton de tête de l'incivisme, par exemple il n'y a que 38% des Français qui considèrent qu'il est injustifiable de réclamer indûment des aides sociales.

Or le commerce, et donc l'activité économique, est basé sur la confiance.

Les auteurs montrent que la conséquence de ces comportements (qui sont à l'opposé du comportement des Danois) a été pour la France de développer une organisation étatique et corporatiste. Cette organisation conduit à un cercle vicieux dont les coûts économiques et sociaux sont considérables.

Cet ouvrage permet de comprendre l'origine de nos difficultés

Un ouvrage à lire absolument.

Paul Drouillon
Conseiller municipal

CINÉMA

Le ruban blanc[1]
(*Das weisse Band*)
de Michaël Haneke

L'histoire se passe dans un village allemand, milieu protestant, en 1913. Des évènements étranges s'y sont produits et l'ancien instituteur, va jouer le rôle du narrateur.

Deux univers s'affrontent. Celui des adultes, personnifié par le pasteur, d'une rigueur extrême, le baron, régnant sur le monde paysan, le docteur, être assez ignoble. Celui des enfants omniprésents, subissant une instruction rigide, violente (châtiments corporels) qui va entraîner leur réaction aussi violente, proche de la révolte.

Au milieu de toutes ces noirceurs, le jeune instituteur et sa promise apportent un peu de fraîcheur. Il est le seul adulte à résister au pasteur.

Quelle image nous donne Haneke de cette société ! Avec le pasteur qui enseigne la loi et pas l'amour, le baron et le docteur qui sont, à leur façon, odieux vis-à-vis de leur compagne, même si celle-ci résiste...

La réaction des enfants en devient quasiment naturelle, la fille du pasteur faisant presque office de meneuse. L'agression sur les plus petits ? Un moyen de toucher les adultes ? Est-ce que cela annonce l'arrivée du totalitarisme nazi ?

La rumeur règne sur le village. Qui sont les fautifs ? Nous n'en saurons rien. Ce film a été souvent ressenti comme pesant (Bergman battu !), cruel, sublime... Il est admirablement servi par de très belles images en noir et blanc.

Alors quel univers a eu les faveurs de Haneke ? Déjà le sous-titre de la version allemande aurait pu orienter notre réponse : *Histoire allemande d'enfants*[2]. Et certains propos, de Haneke lui-même, sont sans ambigüité :

"*Je souhaitais évoquer un groupe d'enfants à qui l'on inculque des valeurs absolues et la façon dont ils intériorisaient cet absolutisme... C'est ainsi que le terrorisme prend sa source. Ce film ne doit pas uniquement être considéré comme une œuvre sur le fascisme*".

Tout est dit. Film remarquable.

Francis Filippi

1/ Palme d'Or, Cannes 2009.
2/ Eine deutsche Kindergeschiste.

Musique

HOMMAGE À OLIVIER MESSIAEN
Pierre-Laurent Aymard au piano.
DG 477 7452

Le pianiste Laurent Aymard est toujours resté familier au couple Olivier Messiaen - Yvonne Loriot. Ce disque se veut être un hommage intime et très personnel dans le choix de son programme : "Préludes pour piano" (1930), "Catalogue d'oiseaux" (1956-58), quatre études de rythme avec les "Iles de Feu" (1949 /50), avec surtout une sorte de fil directeur autour d'une mémoire douloureuse et secrète de la vie éprouvée de Messiaen avec la mort de sa mère (Cécile Sauvage, l927), le déclin de sa première femme Claire Delbos internée en 1927 et jusqu'à sa mort (1958). Un temps de ténèbres et de mystères que la musique de Messiaen traverse dans un éclat de lumière au cœur de sa foi indéracinable. Le piano de Pierre-Laurent Aymard reste fidèle à cette mémoire dans le moindre de ses accents.

Claude Ollivier

Des albums... pour regarder autrement

7 souris dans le noir

Ed Young
Éditions Milan, 2000, 11,90 €

Un jour, sept souriceaux aveugles découvrent une chose étrange. C'est la panique. L'un après l'autre, ils osent s'en approcher et la toucher. Serait-ce un pilier ? Un serpent ? Un éventail ? Ce n'est qu'après l'intervention du septième souriceau que le mystère est levé.

Ce petit conte nous montre de façon ludique qu'il est très facile de s'en tenir à une vision fausse du monde si on se laisse aveugler par nos premières impressions. L'auteur nous invite donc à changer notre regard pour entrer dans une approche globale des phénomènes.

Grâce au symbolisme, on peut enfin entamer avec des enfants de tout âge une réflexion sur la complexité du monde.

Marie Becker

Le livre noir des couleurs

Texte de Menena Cottin.
Illustrations de Rosana Faria.
Éditions Rue du Monde, 2007, 18 €

Thomas, petit enfant aveugle, nous livre ses impressions sur les couleurs. « La couleur verte sent l'herbe fraîchement coupée » tandis que « le rouge est acidulé comme la fraise » et que la couleur jaune est « douce comme les plumes d'un poussin ».

Dans cet album tout habillé de noir (aucune couleur n'est présente sur ses pages), écrit en braille et aux illustrations en relief, on apprend à imaginer le monde tel qu'il peut être perçu quand on ne le voit pas. Tous nos (autres) sens entrent en éveil et on est surpris de constater qu'il est effectivement possible de sentir, toucher, écouter ou goûter une couleur. Cela demande une lecture active, très adaptée aux compétences des enfants, qui permet – même aux adultes – de sortir de notre mode de fonctionnement habituel. En regardant sans les yeux, on se sent bien plus complet, en harmonie avec tout son corps.

M. B.

Ferme les yeux

Texte de Victoria Pérez Escrivá.
Illustrations de Claudia Ranucci.
Éditions Syros, 2009, 13,50 €

Dialogue de sourds entre deux enfants qui ne parviennent pas à se mettre d'accord sur la définition des choses : « Papa, c'est un grand monsieur avec un chapeau. – Pas du tout ! Papa, c'est un bisou qui pique et qui sent la pipe. » Et la lune ? Et le savon ? Et tout ce qu'on croise au quotidien ? Le problème, c'est que, du coup, on n'a pas l'impression de parler de la même chose ou de vivre dans le même monde. On ne se comprend plus...

Comme dans l'album précédent, il suffit de fermer les yeux et de se laisser envahir par les informations que nous donnent nos sens maintenant en éveil. Dans une société où le sens le plus sollicité est celui de la vue, il est vraiment agréable de laisser s'épanouir l'ouïe, l'odorat, le toucher ou le goût que nous mettons souvent en veilleuse. Quelle émotion d'oser enfin regarder autrement !

M. B.

Gérard Bessière : Jésus est à tout le monde[1]

Il n'est guère utile de présenter Gérard Bessière. Tous ceux qui ont lu Le pape a disparu, La conversion du diable savent avec quelle malice, quel humour il aborde des sujets sérieux.

Ceux qui ont apprécié Jésus, le dieu inattendu vont être surpris du ton de ce Jésus est à tout le monde. Ici, Gérard Bessière tente de nous montrer que Jésus n'est pas confiné dans les Églises, leurs dogmes, leurs rites et leurs pratiques. Il dit lui-même :

"Je constate depuis longtemps que l'on aborde et commente les évangiles avec une gravité sévère. On ne voit guère qu'ils sont fleuris d'humour et d'ironie. J'ai voulu proposer une lecture souriante de ces livrets inépuisables" [...] "Jésus n'est pas enfermé dans les écrits de ses disciples" [...] "Les quatre petits livres sont comme des lentilles à travers lesquelles on aperçoit, au point focal, une silhouette d'une fascinante nouveauté".

Dans cet ouvrage ressourçant, Gérard Bessière nous fait sentir l'humour de Jésus et nous invite à une lecture rafraîchie des Évangiles.

Chantal Guilbaud

1/ Les Amis de Crespiat, 2009, 142 p. 15 €

Actualité de CdEP

Avec l'équipe de Castres nous démarrons un tour de France, exemple parmi d'autres, de ce qui fait la vie de nos groupes et équipes. Un enracinement dans les vies et préoccupations des uns et des autres, un souci de faire le lien avec l'Église, la foi et la Bible et, qui sait, des idées pour redonner du dynamisme à d'autres groupes. Nous espérons poursuivre ce tour dans les prochains numéros de Lignes de crêtes, n'hésitez pas à nous communiquer les échos de telle ou telle rencontre marquante.

La vente de la rue Lacoste se précise. Ceux qui étaient particulièrement attachés à cette maison ont eu l'occasion de s'y retrouver une dernière fois pour une célébration dont vous trouverez un écho ici et sur le site.

Les questions d'actualité, comme l'assassinat d'un lycéen au Kremlin-Bicêtre ne nous laissent pas indifférents. Nous avons apprécié la réaction rapide et pleine d'humanité de Mgr Santier, évêque de Créteil. Des équipiers du Val-de-Marne ont rédigé un communiqué qu'ils ont transmis localement. Ces réflexions sur la manière concrète de conjurer la violence au quotidien ont reçu un excellent accueil. La prise de parole sur ce genre de problème n'est pas facile, et nous avons reçu quelques remerciements pour avoir au moins essayé de dire quelque chose d'autre que le discours syndical et la demande de moyens supplémentaires.

CdEP organise aussi des rencontres nationales. Les 17 et 18 avril, l'Assemblée Générale sera suivie d'une réflexion sur un thème qui préoccupe beaucoup d'entre nous : l'avenir de l'Église de France.

Cet été, nous vous invitons à un certain nombre de sessions dont vous trouverez une description sommaire p. 49.

N'hésitez pas à transmettre ce calendrier autour de vous.

Anne-Marie Marty

Une équipe en Midi-Pyrénées

Au moment de présenter mon équipe de CdEP, je me pose la question : existe-t-il une "équipe type". Je dirais que notre équipe n'est sans doute pas atypique mais plutôt éclectique, dans sa composition du moins. Jugez-en vous même.

L'équipe actuelle est composée de treize personnes.

Le "noyau" le plus ancien a son origine dans une équipe enseignante existant sur la ville de Castres depuis des dizaines d'années, formée par une enseignante en lycée agricole, un instituteur du privé et moi-même institutrice, membre des Équipes Enseignantes depuis mon entrée à l'École Normale.

Sont venus s'y joindre depuis quelques années, un enseignant d'histoire et géographie au lycée de Castres, une collègue travaillant à la formation pour adultes en milieu agricole, un professeur de français en collège actuellement retraité, et deux collègues d'un même lycée, l'une enseignante, l'autre infirmière, maintenant retraitées.

Nous ont rejoints récemment une institutrice de maternelle et deux collègues retraités de l'enseignement secondaire.

Enfin, depuis début 2009, une collègue ayant enseigné les lettres en lycée et récemment retraitée a rejoint le groupe. Au total, cinq collègues en activité pour sept retraités !

Il ne faut pas oublier notre aumônier qui, après nous avoir accompagnés très régulièrement durant de nombreuses années, ne peut être avec nous à chaque rencontre, compte tenu de sa charge pastorale.

Nos rencontres

Notre vie de membres du CdEP est basée sur une connaissance et une reconnaissance réciproque qui se construisent essentiellement, mais non uniquement, lors de nos rencontres mensuelles qui ont lieu régulièrement au long de l'année scolaire avec quelques temps forts.

Dans la plupart des cas, ces rencontres ont lieu le samedi après-midi de 14 h à 18 h (quelquefois plus tard), chez l'un ou l'autre membre de l'équipe. Nous échangeons sur un thème choisi à la suite de la rencontre précédente (ou non), en nous aidant d'un questionnaire élaboré par deux membres au moins dont celui qui "reçoit".

La réunion se termine toujours par un goûter où les amateurs de gâteaux, crèmes, galettes en tous genres, se délectent et échangent recettes et compliments pour la plus grande joie de chacun.

Il y a aussi – et surtout devrais-je dire – **les rencontres extraordinaires.**

À la rentrée (septembre) rencontre de préférence chez un membre de l'équipe vivant à la campagne pour profiter de la nature et garder encore un air de vacances (le thème est souvent en relation avec ces vacances).

Aux environs de Noël, notre rencontre a lieu un samedi chez notre aumônier. Elle commence par un déjeuner partagé : partagé dans la préparation, chacun apportant son "cabas" et son savoir-faire ; partagé dans la convivialité, non seulement au moment du repas mais lors de l'échange et de l'Eucharistie qui couronne toujours ce grand moment fraternel. Durant les années passées, il a pu y avoir, à ce moment là, des "visites guidées" de la Cathédrale d'Albi, de l'orgue de cette Cathédrale ou d'autres lieux.

Pour clôturer, en juin, un autre repas convivial avec ensuite réflexion et Eucharistie, a lieu chez une collègue, à la campagne (le tout se déroulant habituellement en plein air) avec une fois ou l'autre des "invités", membres de la famille ou amis.

Enfin, plusieurs membres de notre groupe participent régulièrement, en fonction de leur disponibilité à la rencontre régionale de Midi-Pyrénées qui a lieu depuis plusieurs années, le jour du 1er Mai (de 10h à 17h environ). Cela fait maintenant quatre ans que nous nous rendons à Luzech (dans le Lot) chez notre grand ami le Père Gérard Bessière, qui nous aide à réfléchir à la lumière des Évangiles

Liens avec le mouvement

Les liens de chacun avec le mouvement CdEP sont de plusieurs sortes. Ils sont le résultat de cheminements différents, compte tenu de la sensibilité de chacun, de l'investissement dans tel ou tel autre lieu, de "l'ancienneté" dans l'équipe...

Un grand nombre d'entre nous est cotisant et abonné à la revue, sur laquelle nous nous appuyons souvent pour nos échanges.

Certains ont participé au moins une fois à une rencontre de responsables à Paris.

Nous avons fréquemment des échanges sur les problèmes liés à l'international, à l'action du CCFD et autres organismes comparables (ACAT, Amnesty...).

À propos de notre vie d'équipe du CdEP, je voudrais souligner le rôle de l'amitié, de la fraternité qui se vit lors de nos rencontres, la richesse et la qualité de l'écoute et des échanges, mais aussi le souci que chacun a, au-delà du temps des rencontres, de celui ou celle qui est en difficulté personnelle, familiale ou professionnelle.

Ceci se vit de manière effective dans les moments difficiles, mais nous avons aussi à cœur de partager concrètement nos joies : mariage des enfants, départ à la retraite, installation de notre aumônier dans son nouveau lieu de mission.

Il s'agit là pour moi d'une véritable vie en Église comme nous la décrivent certains passages d'Évangile, cela devrait nous inciter à faire connaître encore plus nos initiatives au service des enseignants chrétiens en recherche...

Paulette Molinier
Castres

Rappel

Rencontre Nationale

17 - 18 avril

à Issy-les-Moulineaux

Chercher l'unité dans l'Église

Ces deux jours de rencontre et de réflexion commenceront par l'Assemblée Générale le samedi à 14 h 30.

Le dimanche matin, ***Céline Béraud*** et ***Jean-Louis Blaise*** lanceront le débat.

Le dimanche après-midi, ***Daniel Moulinet*** présidera une table ronde pour approfondir la question.

Ces journées sont ouvertes à tous.

Accueil Saint Paul
22, rue de l'Abbé Derry

Résister pour exister

Exemple de réunion

En nous référant au n° 3 (de 2008) de la revue Partie Prenante, nous avions proposé un questionnaire sur nos manières de résister

Après un "tour de table" permettant un rappel de quelques évènements nationaux (problèmes de La Poste, de l'enseignement, des infirmières scolaires) nous entrons dans le vif du sujet.

À quoi résistons-nous ?

- Résistance à l'administration de l'Éducation Nationale en relation avec une suppression de filières dans l'enseignement agricole, des RASED en primaire.
- Résistance à l'ouverture des magasins le dimanche en refusant d'effectuer des achats ce jour-là.
- Résistance aux propositions de travail supplémentaire.
- Résistance à la morosité affichée

Nos manières de résister.

- Rétention des notes, concertation, expression commune du désaccord
- Adhésion à la journée sans consommation.
- Être exigeant sur les recherches des élèves (choix de sources variées)
- Réfléchir et s'informer puis informer.
- Éduquer à la responsabilité,
- Aider à préciser sa pensée, ses expressions et ses analyses.

Nos motivations

- Résister pour le bien d'une profession (résistance syndicale).
- Aller au delà de la révolte.
- Construire une "lutte pacifique".
- Se sentir en accord avec le désir de bien-être pour notre planète.
- Rétablir la vérité.
- "La vie biologique, la santé, se définissent comme une résistance".
- "Résister c'est vivre debout".

Et notre foi là-dedans ?

- Nous sentons le besoin de nous convertir lentement.
- Impression de travailler pour le Royaume.
- Faire grandir l'enfant, l'homme.
- Résister au manque de foi, d'espérance, de charité.

Conclusion de l'une d'entre-nous : *la seule "chose" à laquelle nous ne devrions pas résister, c'est Dieu.*

Cette rencontre a été suivie, le mois suivant, par un **travail complémentaire** à partir de deux propositions :

Chacun de nous présentera un texte biblique qui évoque, pour lui, le fait de résister.

Avec l'aide de notre aumônier, nous réfléchirons à ces exemples et rechercherons ce qui, dans la vie de Jésus-homme, est une forme de résistance.

Une eucharistie fraternelle a été le point d'orgue de ce travail fort enrichissant pour tous.

Paulette Molinier
Castres

Dans le Nouveau Testament

- Résister au sens de riposter, rendre coup pour coup : Mt 5, 39 ou Lc 6,29
- Résister face à ceux qui ne partagent pas la foi au Christ : Lc 21,15
- Paul résiste à Pierre : Ga 2,11
- Résister au pouvoir du péché : Heb 12,4
- Résister à l'Esprit Saint : Ac 7,51
- Résister à la Parole de Dieu : Ac 6,10 et Ac 26,14
- Résister à la rencontre du Christ : Ac 26,19
- Résister à la volonté de Dieu : Rm 9,19

Résister

- Le combat de la foi : Ep 6,11-13
- Le combat de l'Amour : Mt 5,39
- Le combat de la prière : Lc 11,5-8 (l'ami importun)
  Lc 18,1-8 (la veuve et le juge)

Rue Lacoste : une page se tourne

Le 17 janvier, nous avons célébré la longue histoire des Équipes Enseignantes avant de quitter la maison de la rue Lacoste et cette fête a été appréciée. Nous avons reçu 59 témoignages et 48 personnes ont pu se déplacer, dont 16 venant de province ; elles ont tout naturellement évoqué le souvenir de certains qui nous ont quittés.

Photo Jean Kayser

"La Rue Lacoste" ou "chez Ernest", maison des Équipes Enseignantes depuis 1952, n'aurait pas été le lieu de toutes ces rencontres chaleureuses que nous avons connues s'il n'y avait pas eu notre fondateur, Michel Duclercq, mais aussi tous ceux qui ont souscrit pour acheter cette maison, qui l'ont entretenue, embellie, qui ont donné de leurs forces pour la faire vivre. Cette maison est emblématique de la richesse qui s'est vécue dans les équipes de base, dans les rencontres régionales, nationales, internationales et dans les sessions.

Pour la célébration eucharistique, Michèle Lesquoy a accueilli les présents et nous nous sommes donc pressés à 48 dans la plus grande pièce au second étage… ; elle a fait mémoire de tous ceux qui auraient aimé être là, ceux qui avaient travaillé le week-end précédent à Paris pour CdEP, les malades, et les personnes qui ont envoyé des témoignages par écrit, par photos, par téléphone, par mail. Nous avons tout rassemblé dans un *Livre d'or* et devant le foisonnement des témoignages, nous avons choisi quelques extraits que nous avons lus au moment de l'offertoire ponctués par le refrain :

Accueille notre offrande
aujourd'hui :
Le chant de nos métiers,
les cris de nos cités,
Le pain du monde
et tous ses fruits,
Le vin des joies partagées.

Ainsi étaient représentés ceux qui font vivre les équipes de base et régionales, les cotisants fidèles, les anciens présidents, les membres des bureaux, les trésoriers, les aumôniers, les permanent(e)s, les membres des commissions, international et sessions, les membres des comités de rédaction des revues successives, *Jeunes Enseignantes, Prisme, Vivante Éducation, Partie Prenante, Editions Parabole*, les liens avec le CCFD - Terre solidaire et Dialogue et Coopération, les secrétaires, un expert aux comptes, les évêques, la bibliothèque Duclercq.

Grâce à tous, cette maison a permis que l'expression, la réflexion circulent entre nous et dans l'Église comme dans l'École et la Société. Les nombreuses boîtes d'archives qui seront déposées au CNAEF (archives de l'Église de France) l'attestent d'ailleurs.

Nous tournons une page de notre histoire en quittant cette maison. CdEP, Chrétiens dans l'Enseignement Public va continuer l'aventure, car comme hier nous croyons aujourd'hui que "notre place dans l'école laïque et notre foi chrétienne sont parfaitement conciliables et réciproquement fructueuses". C'est pourquoi nous avons chanté :

Nous avons vu les pas de notre Dieu
Croiser les pas des hommes.

Et bien sûr, comme toujours, après l'émotion de la célébration, la convivialité a été de règle en dégustant ce que chacun avait apporté !

Gabrielle Gaspard
et Michèle Lesquoy

Photo Anne-Marie Marty

Livre d'or

Le livre d'or sera visible lors de la rencontre nationale des 17 et 18 avril prochains.

Il peut toujours s'étoffer par vos apports…

Voir aussi photos et témoignages sur le site.

Après la mort d'un lycéen...

Parole d'évêque

Comme évêque Catholique du diocèse de Créteil en Val de Marne, je partage l'émotion de tous les habitants du département et de la ville du Kremlin-Bicêtre, des lycéens du Lycée Darius Milhaud. En effet, un jeune de cet établissement a été poignardé par un de ses camarades, et malheureusement est décédé. Ma prière s'adresse à Dieu pour lui et sa famille. Nous ne pouvons que dire notre réprobation pour cet acte de violence que rien ne peut justifier, même si des explications pourront être données plus tard pour comprendre comment a pu se faire ce passage à l'acte.

Je pense à tous les jeunes de nos villes d'Île-de-France qu'on risque encore d'enfermer dans une image de violence. Arrivé depuis deux ans dans le Val de Marne, je rencontre beaucoup de jeunes de différents milieux, de différentes cultures. C'est une jeunesse généreuse, digne d'être aimée, à qui nous pouvons confier des responsabilités. Ils ont droit d'avoir accès à des études supérieures ou des études leur permettant de s'insérer dans la vie professionnelle. Seule une petite minorité en situation d'échec scolaire ou en rupture de la société se laisseront entraîner sur le chemin de la violence qui engendre d'autres violences et qui ne résout aucune de leurs difficultés. Parmi eux, certains veulent affirmer leur identité en rejetant ceux qui ne pensent pas comme eux, ou ne prient pas comme eux. La construction de l'identité passe par la rencontre de l'autre qui est différent.

Réunissons-nous, hommes et femmes de bonne volonté, de toute religion, culture ou courant de pensée, pour permettre aux jeunes de bâtir leur avenir, et celui de notre pays, dans un climat de paix, de confiance.

Le chemin de l'entente et de la paix passe par le respect de chaque personne humaine, quelle que soit sa situation sociale, religieuse ou culturelle. Ce dernier est exigeant, mais portera du fruit à la longue ; et il appelle des actes qui ne se découragent jamais et qui croient en la dignité incomparable de chaque être humain.

✞ *Michel Santier*
Évêque de Créteil

Parole d'enseignants

À la lecture du communiqué de presse de notre évêque, suite au décès d'un élève du Lycée Darius Milhaud du Kremlin Bicêtre, nous avons apprécié que celui-ci s'exprime ainsi rappelant la dignité de chaque être humain et le difficile chemin de la tolérance.

En équipe "Chrétiens dans l'Enseignement Public" nous avons réfléchi aux façons que nous avons de juguler la violence à l'école. Enseignants en élémentaire et maternelle, c'est tous les jours que nous devons agir pour contenir cette violence car l'école n'est pas un sanctuaire mais déjà une société.

Et c'est dans la vie que l'on apprend la vie !

Il s'agit de trouver le moyen non-violent de ne plus être violent, et cela s'apprend. L'humour aide à dédramatiser les situations, l'humilité de l'enseignant désamorce l'agressivité des parents, les parents doivent pouvoir reprendre leur dignité de parents. Le respect de l'élève, du parent d'élève fait que le dialogue peut s'installer. En récréation, réapprendre des jeux collectifs traditionnels aux enfants permet de canaliser leurs émotions.

La cohésion de l'équipe éducative structure l'élève, les groupes d'élèves. Elle rassure, ralentit la venue des problèmes.

Il y a un décalage entre la violence vécue au quotidien et le passage à l'acte grave qui reste exceptionnel. Il est important aussi de faire prendre conscience aux enfants de l'écart entre la réalité et la fiction. (jeu de catch). Il leur faut apprendre à être ensemble en gérant les conflits avec des mots.

Les enseignants dans les zones difficiles vivent encore plus vivement cette violence ; ils déploient une énergie et une imagination sans bornes pour que l'école reste le lieu de l'écoute et du respect. Malheureusement, jamais rien n'est acquis, le travail est sans cesse à recommencer ; il nécessite la présence d'adultes en nombre suffisant ce qui n'est pas souvent le cas. Le portique électronique ne peut remplacer la présence humaine. C'est notre responsabilité collective de faire grandir ces jeunes de banlieue et d'aider des personnes, jeunes, ados, adultes, à passer de la "toute puissance", origine de bien de "bavures", au "vivre avec".

Nous approuvons les paroles de la proviseure du lycée qui appellent les jeunes à refuser la vengeance qui entraînerait la violence.

Équipes du Val-de-Marne
Le 24 janvier 2010

Rencontres, été 2010

Ristolas (05) *: 18 juillet - 1er août*

La Trinité

Historique et actualité dans notre contexte pluri-religieux.

Intervenant : Bernard Michollet
Contact : Maurice et Michèle Grancher
Le Jabert 69690 Bessenay
Tél. : 04 74 70 92 39

Date limite d'inscription : 15 mai

Oradea, Roumanie : *25 - 31 juillet*

Rencontre internationale du SIESC

Le livre, le Chant et la Nature, une possible approche du monde et de Dieu

Contact : demander le formulaire d'inscription au secrétariat CdEP ou *voir site* : www.siesc.eu

Date limite d'inscription : 15 mai

Orsay (91) : *24 juillet - 4 août*

Session franco-allemande

Voir la grandeur des petites choses

Contact : A. Bailleul, 12 avenue des Violettes
91440 Bures-sur-Yvette
Tél. : 01 69 07 73 50
Henri Bonatout : h.j.bonat@orange.fr

(Il n'est pas nécessaire de parler allemand.)

Date limite d'inscription : le plus tôt possible

Notre-Dame du Laus (05): *23-30 août*

Le "dire" de Dieu jusqu'aux Sacrements

Contact : Denise Besson
La Martine, impasse Jules Védrine
26400 Crest

Date limite d'inscription : 15 juin 2010

Montferrand (Doubs) *: 22 - 26 août*

Session des actifs

Faire école dans la société aujourd'hui ?

Intervenants : Antoine Prost
Bernard Defrance
un théologien

Contact : Secrétariat CdEP

Montferrand (Doubs) *: 26 - 28 août*

Rencontre des responsables

Quel avenir pour CdEP ?

Intervenant : Gérard Defois

La Pommeraye (49) *: 22 - 27 août*

Association œcuménique "Les Avents"

De quoi Jésus nous libère-t-il ?

Contact : Michèle Chappart
5, rue Jean Auffray
35235 Thorigné-Fouillard

La Pierre qui Vire (89) : *8 - 12 septembre*

Retraite de Septembre

Cheminer vers le Christ avec Yves de Montcheuil, théologien et maître spirituel

Intervenant: Bernard Sesboüé sj
Contact : Simone Bailly 06 84 87 03 90
Date limite d'inscription : 14 juillet

Nantes (44) : *15 - 23 septembre*

Session des retraités CdEP

Sauvons la planète

Contact : A. et M. M. Poisson
261, av. du Gal Leclerc - bât. B
94700 Maisons-Alfort

Date limite d'inscription : 15 avril

Transmettre

L'éducation de la Vierge Ensemble sculpté de l'église de Montiéramey en Champagne

Une maîtresse d'école, le doigt pointé sur une ligne du livre, apprend à lire à son élève qui déchiffre les lettres, épelle les syllabes et suit le texte avec son stylet : scène éternelle de la première transmission du savoir depuis ces moments les plus humbles de l'enfance qui appartiennent au trésor caché de notre mémoire. Mères et grands-mères, maîtres et institutrices qui ont eu la patience d'entendre ânonner la musique des consonnes et voyelles plus ou moins bien accordées demeurent pour toujours ceux qui ont ouvert les clés de la lecture. Comment demeurer insensible au charme de cet ensemble sculpté du 16è siècle qui appartient à une église de campagne de la Champagne et qui a été révélée au grand public à l'occasion de la magnifique exposition intitulée "Le beau 16e" qui s'est tenue à Troyes l'année dernière ?

Qui pourrait deviner derrière le visage poupin de cette petite fille si élégante celui de la Vierge Marie debout à côté de sa maman Anne qui lui tend le livre ? Comment reconnaître, derrière ces joues rondes et ce sourire presque malicieux qu'une petite verrue sur le menton vient en intruse décorer, celle qui sera plus tard la mère du Sauveur ? Celle qui donnera naissance dans la pauvreté de la crèche à Bethléem, la voilà richement vêtue à la mode suprêmement élégante du début de la Renaissance. Les manches gonflées sur lesquelles court une torsade en croisillon qui met en valeur la douceur du tissu sont serrées à double reprise dans de larges rubans pour mieux en épanouir le volume. Sur une première jupe longue, une deuxième plus courte est garnie d'un galon brodé et entre ses pans on aperçoit un gros pompon comme ceux qui pendent aux embrasses des rideaux dans les décors du 19e siècle ! Une ceinture de boules de soie tissées et brillantes descend le long de cette robe si soignée. Mais ce n'est pas tout : ses cheveux coiffés en tresse sont retenus par une petite guimpe qui s'attache sous le visage, elle aussi richement décorée et d'où tombe un voile qui vient couvrir son dos. Déconcertés nous le sommes, si peu habitués en effet à contempler en Marie une riche petite fille portant sur elle des vêtements de princesse !

A côté d'elle, Anne incarne les traits si caractéristiques de l'art dans son expression féminine au début du 16e siècle. On reconnaît le mouvement drapé qui relève la jupe et vient se blottir dans le creux de la hanche et que la sculpture rend magnifiquement. Un voile bordé d'une frange couvre ses cheveux. Un bijou ferme les deux côtés de son corsage. La mère et la fille sont l'une et l'autre très représentatives de la riche bourgeoisie champenoise qui, dès le Moyen Age, avait fait fortune en tenant des foires, haut lieu du commerce international de l'époque. On applique aux personnages sacrés les critères dans lesquels on se reconnaît. C'est une scène anecdotique fon-

L'éducation de la Vierge, ensemble sculpté de l'église de Montiéramey en Champagne.
Exposition *"Le beau 16e"* Troyes, 2009.
Photo : Christine Pellistrandi

dée sur le Protévangile de Jacques, un texte apocryphe qui raconte l'enfance de Marie.

En dehors de sa beauté sculpturale, pourquoi retenir un tel ensemble et qu'a-t-il à nous dire de nos jours ?

C'est l'extraordinaire échange des mains et des doigts, la tendre douceur du regard d'Anne et ce visage de Marie éclairé par ses yeux vifs qui disent toute la joie d'apprendre. Je te montre du doigt ce que tu dois regarder et je te réponds en promenant mon stylet sur la page du livre, tel est le dialogue silencieux qui, s'exprimant par les gestes et les yeux, dit toute la plénitude du bonheur de transmettre.

Pourrons-nous transfigurer les efforts de nos journées passées à faire découvrir et apprendre en un tel moment de communion, un temps de secret échange dont Anne et Marie enfant incarnent ici l'image ?

Christine Pellistrandi

24 poèmes de

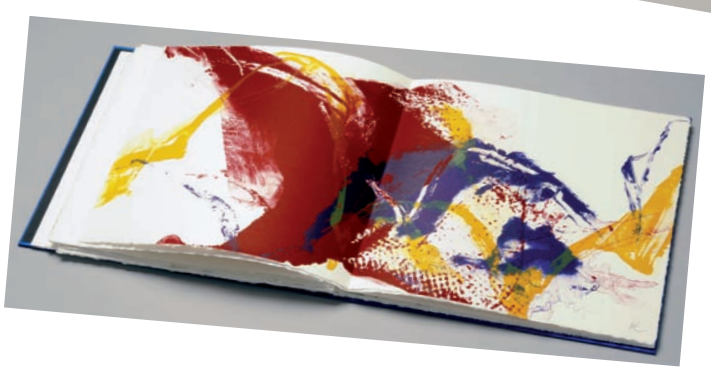
FRANÇOIS CHENG

de l'Académie française

8 lithographies de

KIM EN JOONG, O.P.

Vraie Lumière,
celle qui jaillit de la Nuit ;
Et vraie Nuit,
celle d'où jaillit la Lumière.



Avec l'aimable autorisation des éditions du Cerf et du photographe sous le copyright : © Kim En Joong/photo : Joël Damase

Comité de Rédaction : Suzanne Cahen, Pierre Darnaud, Michel Dupont, Francis Filippi, Chantal Guilbaud, Monique Judenne, Philippe Leroux, Anne-Marie Marty, Mireille Nicault, Cathy Réalini, Marie-Inès Silicani, Isabelle Tellier, Marie-Françoise Tinel

Collaborateurs : Christine Pellistrandi (iconographie), Georges Million et Dominique Thibaudeau (dessins), Claude Ollivier (discographie), Christine Paoletti et Françoise Pontuer (secrétariat), Claude Wiéner et Andrée Fabre (relecture)

Jetés dans la revue :
- Enveloppe de carême CCFD-Terre Solidaire
- Publicité du journal La Croix

Chrétiens dans l'Enseignement Public - 170 Boulevard du Montparnasse 75014 Paris
Tél. : 01 43 35 28 50 - courriel : secretariat@cdep-asso.org - site électronique : http//www.cdep-asso.org/